



Christine Desrousseau

LE CHOIX HEUREUX D'UNE VIE



UN ROMAN D'ANTICIPATION AU CŒUR DU CHV

**CENTRE HOSPITALIER
DE VALENCIENNES**



Retrouvez le Centre Hospitalier de Valenciennes sur



Le Choix Heureux d'une Vie

© CENTRE HOSPITALIER DE VALENCIENNES
Reproduction interdite sans accord préalable.
ISBN 978-2-37527-042-4

*Ce livre est une œuvre de fiction.
Les personnages et les situations décrits sont purement imaginaires.
Toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants
ne serait que coïncidence fortuite.*

Christine Desrousseaux

Le Choix Heureux d'une Vie

– roman –

Éditions PAGE à PAGE

PROLOGUE

« La médecine du XXI^e siècle sera très différente de la médecine des siècles passés. [...] Elle sera donc rationnelle, rigoureuse, une médecine souvent très efficace. Elle sera une médecine de prévention, de prédiction, et très souvent parviendra à empêcher l'apparition même des maladies. Tout à la fois enfin, elle reconnaîtra le caractère unique de chaque homme et s'efforcera d'être universelle. »

JEAN BERNARD,
Espoirs et sagesse de la médecine

Il y a bien des années, une étrange épidémie tourmenta les habitants du comté : leurs aînés n'avaient pas le temps de vieillir, ils mouraient avant même d'avoir le moindre poil blanc sur le crâne. Pas un n'atteignait l'âge où l'on se repose d'une longue vie fructueuse, entouré de l'amour de ses petits-enfants. Tous ou presque commençaient par maigrir et jaunir avant de se flétrir comme des

feuilles à l'automne avant l'inévitable chute. Les médecins, appelés à leur chevet, secouaient la tête avec amertume. Leur science était impuissante à lutter contre le fléau. Il n'y avait pas une journée sans que sonne le glas qui résonnait lugubrement entre les ruelles. Il se disait dans les villages que c'était une malédiction, qu'il fallait prier et profiter de sa jeunesse.

Voilà qu'un certain vendredi, les édiles se rassemblèrent pour tenter de trouver une solution car tous commençaient à prendre de l'âge et à craindre celle qui fauchait hommes et femmes parfois dans la plénitude de leur maturité. L'un d'eux avait entendu parler d'un magicien qui, paraissait-il, pouvait d'un air de flûte entraîner à sa suite rats, microbes et autres mauvais esprits. L'homme fut appelé et le vendredi suivant, il se présenta à la porte de la mairie. C'était un jeune homme aux yeux perçants, vêtu à l'ancienne mode, portant à l'épaule un simple sac en peau. Il écouta longuement les édiles.

« Nous ne pouvons plus continuer comme ça, dit l'un, la population est terrorisée. »

« Tous les enfants réclament des grands-parents, lança l'autre, c'est trop cruel qu'ils en soient privés. »

« Et la transmission des savoirs, fit un troisième, autrefois les anciens nous apprenaient bien des choses, nous devenons de plus en plus ignares... »

Le jeune magicien resta silencieux un moment puis il prononça ces brèves paroles : « Le secret d'une longue vie est en chacun de nous. Tant que vous n'ouvrirez pas les yeux, je ne pourrai rien pour vous. »

Les édiles se regardèrent sans comprendre. « Mais quel est ce secret ?, supplièrent-ils, dites-le nous et nous vous donnerons 100 ducats. » Pour toute réponse, le jeune homme sortit de sa besace un simple roseau en bois et le porta à ses lèvres. Une étrange mélodie résonna dans la vaste salle. Les édiles tendirent l'oreille, mais les sons sonnaient de façon désagréable à leurs tympanes.

« Vous vous moquez de nous », dit l'un.

« Elle nous casse les esgourdes votre musique », fit l'autre.

« Allez-vous-en ! » hurla un troisième en se bouchant les oreilles.

Le musicien fit ce qu'on lui demanda. Il quitta la mairie, soufflant toujours sur sa flûte. Dans la rue, les enfants, aimantés par le son des notes que le vent emportait, se précipitèrent vers le jeune

magicien. Ils quittaient leur cour de récréation, leur salle de classe, leurs ateliers pour sagement s'asseoir autour de l'homme qui jouait sans s'interrompre. Bientôt ils furent des centaines, de tous les âges, venus des villages environnants. Quelques mamans se joignirent à eux avec leur poussette. Puis d'autres habitants s'approchèrent timidement. Les yeux brillants et concentrés, tous écoutaient avec attention la mélodie, et de temps à autre applaudissaient comme si chaque note leur délivrait un message clair, compris par eux seuls. Les édiles, bras croisés, bougonnaient, parlaient d'appeler les gendarmes pour chasser l'intrus.

Mais il faut croire que le passage du musicien-magicien dans le comté eut un effet miraculeux. Dans les années qui suivirent cet étrange épisode, l'épidémie qui frappait les anciens s'atténa. On revit des cheveux blancs, des joues ridées, des crânes chauves, les grands-pères et les grands-mères reprirent leur rôle auprès des petits, la maison de retraite se repeupla de solides aïeuls, les joueurs de pétanque firent à nouveau résonner leurs boules dans les squares.

On raconte que chaque année le musicien passe saluer les enfants, qui grandissent désor-

mais sans craindre l'avenir. Si à votre tour, vous voulez connaître le secret, demandez-lui de vous jouer sa chanson...

MAI 2016

- 1 -

Le premier geste de Julie, une fois la porte claquée avec fracas, est de se jeter sur son lit. Le visage enfoui dans son oreiller, elle pleure. D'elle on ne voit qu'une longue chevelure flamboyante déployée sur ses épaules qui tressautent sous les sanglots, un tee-shirt imprimé de petits cœurs, un jean délavé.

« C'est pas juste, c'est pas juste », répète-t-elle en martelant le matelas de ses poings.

De l'autre côté de la porte, une voix s'élève, grave.

« Juju ? Ouvre-moi ma chérie s'il te plaît. »

Mais Julie n'ouvre pas à sa mère, elle a trop de chagrin, c'est déjà dur de pleurer toute seule, alors pleurer en duo, ça doit être pire encore. Elle préfère mille fois tremper complètement son oreiller sans témoin.

Papijo est mort. Elle n'arrive pas à y croire, c'est tout simplement horrible l'éruption de la mort dans une vie de quatorze années presque sans drame. Il y a bien eu le chat Cocotte qui s'est fait écraser par un camion, il ne restait de lui qu'une galette de fourrure rousse comme dans les dessins animés mais il a vite été remplacé par Lotus, un énorme matou énervant qui passe son temps à dormir et laisse des poils partout.

Mais qui remplacera Papijo ? Personne. Son grand-père est unique, personne n'est drôle comme lui, personne ne raconte d'histoire comme lui. Personne n'est vivant comme lui.

À la place, il y aura un vide que Julie commence tout juste à sonder. Un vide sans fond. Elle pense aux trous noirs de la galaxie dont a parlé la prof de sciences. « Des régions de l'espace-temps au champ gravitationnel tel que rien ne peut en sortir, même pas la lumière, et qui aspire toute l'énergie, toutes les particules environnantes » avait dit Mademoiselle Roussel en dessinant à grands gestes sur le tableau. Elle a l'impression que c'est ça la mort, un trou noir, elle vient juste d'y plonger la tête la première, elle est aspirée par une force gravitationnelle dingue et ça coupe le souffle. « Juju », répète la voix insistante derrière la porte.

Julie ne répond toujours pas, elle tend l'oreille, attend que les pas s'éloignent dans le couloir pour se retourner sur son lit. Elle répète dans sa tête, « Papijo est mort », et au bout d'un moment la phrase semble n'avoir plus aucun sens.

La dernière fois qu'elle a vu Papijo, c'était quelques jours plus tôt, à l'hôpital Jean Bernard, dans les tours, la partie ancienne du centre hospitalier. Chambre 107. Quand elle y est entrée avec sa mère, il avait l'air de dormir. Il flottait dans son pyjama, comme une version amoindrie du solide grand-père qu'elle avait toujours connu. Une poche de liquide transparent pendue à une poterne au-dessus de lui était reliée à son poignet et un fin tuyau au niveau des narines lui apportait une ration supplémentaire d'oxygène. Mais dès qu'il avait reconnu Julie, il s'était redressé sur les oreillers et ses yeux avaient repris leur vivacité. Sa mère lui avait apporté une part de gâteau à laquelle il avait à peine touché. Il avait plaisanté : ici il était comme à l'hôtel finalement, en pension complète, nourri trois fois par jour, les draps changés chaque matin. Quel luxe ! De vraies vacances ! Ne manquait que la vue sur la mer ! Mais Julie savait qu'il donnait le change, elle avait bien remarqué la

fois précédente que la nourriture apportée par les aides-soignantes n'était pas très appétissante. Son grand-père n'était pas un homme difficile pourtant. Il s'accommodait de tout sans se plaindre mais l'espèce de poisson nageant dans une sauce jaunâtre, même affamée, elle aurait eu du mal à l'avaler. Quant à la chambre, elle n'aurait eu droit qu'à 2 étoiles ! Elle paraissait usée par le séjour de centaines de malades, comme un vieux vêtement qui a perdu sa couleur, sa forme.

Ils avaient parlé de choses banales, surtout pas de la maladie. De penser à arroser les plants de radis, des factures qui étaient arrivées par la poste et qu'il fallait régler. C'était surtout sa mère qui parlait. Papijo regardait par la fenêtre, il faisait un franc soleil, c'était tout bleu dehors. Papijo devait rêver de traverser la vitre pour retrouver son potager, s'envoler de cette chambre minuscule et surchauffée.

Et puis à un moment, sa mère avait dit qu'il fallait laisser Papijo se reposer. Julie l'avait embrassé, elle avait collé ses lèvres sur les joues flétries qui ne sentaient pas l'eau de Cologne comme d'habitude mais plutôt une odeur âcre de médicament, et voilà, Papijo lui avait fait un petit clin d'œil, et elle était sortie de la pièce. En se retournant avant

de refermer la porte, elle avait vu que le visage de son grand-père s'était soudain crispé comme s'il avait mal.

Julie avait deviné que sa mère était inquiète et tendue ce jour-là, mais il n'était pas question d'une dernière fois, d'une visite d'adieu.

À samedi prochain ! avait dit Julie quand elle l'avait embrassé.

Il n'y aurait pas de samedi prochain, ni celui d'après, ni de lundi, ni plus aucun jour de la semaine.

Si le cancer du poumon était grave, très grave, avait prévenu le D^r Dodin, Julie était persuadée que Papijo finirait par guérir, qu'il rentrerait chez lui, s'occuperait de son potager, graisserait son vélo de fond en comble avant une expédition vers les étangs, son matériel de pêche coincé sur sa carriole, retrouverait ses copains au café le vendredi comme il l'avait toujours fait après la partie de pétanque.

Elle pense à la maison de son grand-père, la cuisine où il lui servait un chocolat chaud qu'il faisait lui-même avec du vrai cacao en poudre. Au jardin où on pouvait apercevoir de la rue sa haute silhouette sarcler et biner les plates-bandes. L'été, Julie rentrait toujours chez elle avec un panier

plein de salades, de courgettes, et même de jolies tomates rouge vif. Toute petite, elle adorait l'aider à retirer les mauvaises herbes, à arroser les plants. Le potager était un terrain d'aventures, il s'y passait toujours de minuscules événements, un escargot trop gourmand à chasser, de jolies coccinelles qu'il fallait au contraire chouchouter car leurs larves dévorent les pucerons, des vers de terre marron et mous qui se tortillaient quand la bêche les tranchait en deux. Et puis après le travail, ils s'asseyaient tous les deux sur un banc en bois, le visage face au soleil qui déclinait, et ils se faisaient la conversation.

Papijo lui racontait toutes sortes d'histoires. Surtout des histoires de pêche, de truites aux couleurs arc-en-ciel, de perches rayées, de goujons frétilants. Il savait mieux que personne planter le décor, les reflets dorés sur la surface de l'eau, les saules aux feuilles couleur d'argent, les minuscules indices d'une présence de vie sous-marine, invisibles aux yeux des ignorants. Plus jeune, Papijo avait même gagné des concours : ses diplômes, soigneusement mis sous cadre, ornaient le mur de sa salle à manger. Son nom y était calligraphié au stylo-plume entre les tampons en relief et les signatures des membres du jury.

À la maison, personne ne semblait le prendre au sérieux. « Je crois plutôt qu'il fait la tournée des bistrot, tu l'as déjà vu nous ramener un poisson ? » disait son oncle en lançant des clins d'yeux à la ronde.

Julie était courroucée. « Mais vous ne comprenez rien, il ne les tue pas, les poissons, il les pêche et il les remet à l'eau, c'est bien plus écolo ! »

Elle ne peut pas imaginer que tout ce vécu n'existera plus que sous la forme de souvenirs. Quelque chose d'immatériel qui circulera dans ses neurones, qu'elle ne pourra plus jamais toucher du doigt.

À nouveau des pas résonnent dans le couloir. Cette fois, ils sont plus lourds, plus sonores, elle reconnaît ceux de son père. « Julie, c'est l'heure de manger, on t'attend... »

Dîner ? Comment ses parents peuvent-ils penser à dîner alors que Papijo vient de mourir ?

« Je sais que tu as du chagrin, nous en avons tous », reprend la voix de son père.

Julie s'assied sur le bord du lit, d'un geste machinal, elle rassemble son épaisse chevelure rousse en un chignon qu'elle pique d'une épingle. Elle sait que son père va insister lourdement si elle ne lui répond pas quelque chose.

« J'ai pas faim », lance-t-elle à la porte close.

Son père entre dans la petite chambre. Il s'assoit auprès de sa fille.

« Personne n'a très faim ce soir, dit-il. Il faut que tu penses à maman, pour elle aussi c'est très dur.

– Pourquoi ils ne l’ont pas guéri à l’hôpital ?
À quoi ils servent alors s’ils ne peuvent pas sauver les gens ? »

Julie se mord les lèvres en secouant la tête.
Son père pousse un long soupir.

« Ton grand-père est allé consulter bien trop tard.

– Mais il allait bien, non ? Il était juste un peu fatigué, à son âge, c’était normal...

– Tu sais bien, il toussait, c’était un signe.

– Il a toujours toussé un peu, ça n’avait pas l’air si grave. »

C’est vrai, Julie l’avait si souvent vu sortir discrètement son grand carré de coton à carreaux et se moucher bruyamment après une quinte comme s’il s’agissait d’une banale laryngite hivernale. Sauf que chez lui, les quintes de toux ne connaissaient pas de saisons.

« Souviens-toi, il ne voulait pas voir de médecin, il répétait : “Ils vont m’embêter, avec eux on ne peut plus faire c’qu’on veut.” Ta mère a insisté plus d’une fois pour qu’il aille consulter. Et là, la tumeur était déjà trop grosse, avec des métastases partout. »

Les métastases. La première fois qu’elle a entendu ce mot, Julie a pensé à un terme d’astro-

nomie. Elle voyait des planètes énormes tourner dans un univers parallèle rempli d'éclairs. Depuis la maladie de son grand-père, il a fallu qu'elle se familiarise avec un tout nouveau registre de vocabulaire que sa mère utilisait au téléphone quand elle parlait à voix basse avec sa sœur Nina : tumeurs malignes épithéliales, carcinomes, hémoptysie... mais les mots mêmes semblaient vouloir dire que les médecins maîtrisaient le mal, connaissaient ses effets et pouvaient le contrer.

Pourtant, ce que lui explique gentiment son père, elle le sait et ça lui fait froid dans le dos. Tout le monde savait que quelque chose n'allait pas avec la santé de Papijo. Maintenant il est trop tard pour les regrets.

Si Papijo avait consulté plus tôt...

Mais il y avait toujours des obstacles. D'abord, le vieux D^r Martin avait pris sa retraite, il n'y avait pas eu de remplaçant, et son grand-père ne voulait pas entendre parler du jeune nouveau qui s'était installé dans un village voisin.

« C'est trop loin, disait-il, et l'autobus pour y aller, je le prends où ? Z'ont pas prévu ça, les imbéciles. » Ensuite, des histoires avec la Sécurité sociale parce que Papijo avait égaré sa carte vitale. Pour des raisons obscures que personne n'avait

comprises, il avait fallu des semaines avant que le facteur lui apporte la petite carte verte.

Et puis avec sa retraite qui ne pesait pas lourd, les moindres frais imprévus l'inquiétaient. Un peu d'aspirine et un bon grog, disait-il quand sa fille pointait cette toux qui insistait. Quand ses pantalons avaient commencé à devenir trop larges à la ceinture parce qu'il perdait du poids, il avait mis des bretelles.

Son grand-père avait toujours une bonne raison de ne pas prendre de rendez-vous, pour ne pas consulter. Finalement, c'est sa fille qui l'avait conduit aux urgences quand il avait commencé à cracher du sang.

« Je sais que tu es triste et en colère, reprend son père, mais ça ne le fera pas revenir. Le mieux qu'on puisse faire, c'est d'être ensemble, de lui montrer qu'on l'aime. »

Avec son père, elle peut parler calmement, le ton ne monte jamais comme avec sa mère, elle peut lui dire ce qu'elle a au fond du cœur, il l'écoute toujours. Julie essuie ses larmes, elle doit ressembler à un lapin albinos à force d'avoir pleuré.

Mais on frappe à nouveau à la porte. La voix de sa mère retentit.

« Le dîner est prêt, Julie, tu viens manger ? »

La silhouette de son père à côté d'elle a disparu. Julie a encore laissé son imagination lui jouer des tours. Son père ne peut pas être là, à la maison. Il est à des milliers de kilomètres, il travaille sur une plateforme pétrolière, loin de cet appartement de la banlieue de Valenciennes. Il ne rentre qu'entre deux missions, jamais très longtemps. Il devra sûrement revenir pour l'enterrement de Papijo se dit-elle, il aura un congé spécial à cette occasion. Cette pensée la rassérène.

« Oui, maman, j'arrive ! »

Dans la salle à manger, le couvert est mis pour quatre personnes. Sa tante Nina et Jeff son mari sont venus dîner, ils ont apporté une tarte à l'origan. Tout le monde essaie de faire bonne figure. Il y a tellement de choses à régler, comprend Julie en écoutant les adultes converser. Sa mère a pris les choses en main, elle est comme ça, elle a besoin d'action, de choses pratiques à régler, ça l'aide à faire front. Organiser l'enterrement avec les pompes funèbres, vérifier si la concession au cimetière est toujours valable, vider la maison, la mettre en vente. Nina demande à sa sœur si elle sait où sont rangés les papiers importants.

« Tu crois qu'il a laissé un testament ?

– Qu'est-ce que tu crois, répond la mère de Julie avec aigreur, qu'avec sa retraite d'ouvrier il va rester quelque chose ?

– Quand même, il y a la maison...

– Tu sais bien, avec l'hypothèque, c'est la banque qui va se servir.

– Et dans l'état où elle est, ça va être coton d'en tirer quelque chose », conclut Jeff.

Pour Julie, les mots sont assourdis, comme si elle les entendait de la pièce d'à côté. Elle voudrait se boucher les oreilles. Tous sont horribles, tous lui font mal. Elle imagine le corps de Papijo descendre dans la terre noire, lui qui aimait tellement le rayonnement du soleil, des inconnus prendre possession de sa petite maison des mines, dormir dans sa chambre à l'étage, une benne à ordures remplie des objets familiers : sa cafetière en inox qui trônait sur le poêle, ses cannes à pêche, ses boîtes à leurres, ses outils, sa blague à tabac en vieux cuir usé, sa grosse veste de velours...

Elle voudrait crier qu'elle trouve ça franchement immonde de se débarrasser si vite de tout ce qui constituait la vie de son grand-père. Mais elle n'a pas l'énergie de proférer le moindre son.

Toujours silencieuse, elle aide sa mère à débarrasser, elle n'a qu'une hâte, remonter dans sa chambre et envoyer des textos à ses copines pour leur annoncer la nouvelle. « Tiens, lui dit sa mère, en lui tendant une enveloppe quand elles sont seules dans la cuisine. C'est l'infirmière qui me l'a donnée pour toi. C'est de la part de Papijo. »

Julie la saisit, la glisse dans la poche de son jean.

« Tu ne l'ouvres pas ? » demande sa mère.

Julie secoue la tête. Nina vient les rejoindre pour faire la vaisselle, elle en profite pour filer dans sa chambre.

Elle se branche sur son réseau social. C'est l'heure de son rendez-vous avec Zoé, sa meilleure copine. « Mon Papijo est mort », écrit-elle, les réponses fusent, apitoyées, réconfortantes. La conversation virtuelle se poursuit longuement. Son amie connaissait bien Papijo, elle aussi a perdu sa grand-mère il y a peu de temps. Le cœur a lâché. Et elle aussi aurait pu être sauvée si elle s'était inquiétée plus tôt de sa fatigue et de ses vertiges. « Elle croyait que c'était son âge, tu te rends compte ? Trop triste pour toi », ajoute-t-elle avec l'émoticône d'un cœur avec des larmes.

C'est en quittant son jean pour enfiler son pyjama qu'elle se souvient de l'enveloppe. Elle l'ouvre, en extrait une page A4 sur laquelle est dessinée une série de rectangles et de lignes entrecroisées. En dessous, il est écrit, en lettres minuscules et appliquées : le secret du paradis pour mon rayon de soleil.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Julie est trop fatiguée pour se pencher sur ce mystère. Il est tard, elle tombe de sommeil, le chagrin l'a épuisée, la page s'égaré sur sa table de nuit encombrée. Elle ferme les yeux et s'endort profondément.

JUIN 2020

- 1 -

Dans quelques secondes, elle saura. Julie a les yeux fixés sur l'écran de sa tablette, ses doigts sont crispés sur les touches, la page des résultats s'ouvre enfin.

Fébrilement elle cherche son nom, ne le trouve pas, les battements de son cœur s'accélérent. Et si elle était recalée ? Elle est pourtant sûre d'avoir réussi son grand oral. Elle a tenu vingt minutes haut la main sur son projet de péniche-observatoire financé par une subvention de l'Europe. Des péniches électriques qui sillonneraient les fleuves et les canaux pour permettre à la population l'observation des étoiles et aux chercheurs de déplacer facilement leur lunette d'astronomie. Quant à la dissertation de philo, elle a écrit cinq pages sans lever le nez, et puis elle avait des points d'avance grâce au contrôle continu.

Mais oui, il est bien là, son nom, mention bien, lit-elle.

Déjà sa Tab se met à biper tous azimuts : le petit boîtier rond que tous les jeunes possèdent pour échapper aux monstres des réseaux internet clignote et lance des faisceaux colorés. Le visage de Zoé apparaît :

« Yesssss !

– Me too ! » répond Julie.

Le groupe de sa classe s'est donné rendez-vous en ville pour fêter ce bac. Son mobile sonne à son tour. C'est sa mère, elle a déjà essayé de l'appeler trois fois. Julie soupire, appuie sur la touche rappel, expédie un peu la conversation.

« Oui, maman, c'est bon, oui mention bien, je suis contente, non, je sais toujours pas, OK, on en reparle, à ce soir... »

Pour la suite de ses études, sa mère lui met la pression, ça ne l'aide pas du tout à y voir clair. Depuis toujours, Julie a des antennes pour ressentir l'anxiété de sa mère. Elle capte ses peurs qui se hérissent sur toutes sortes de dangers censés planer sur les ados innocents : la cigarette, l'alcool, la drogue, les prédateurs sexuels et bientôt le spectre du chômage des jeunes. Julie, comme tout le monde au lycée, a goûté à quelques poi-

sons sans trouver ça génial. Et elle a vraiment pris au sérieux les photos de tumeurs en gros plan sur les paquets de cigarettes. Normal, elle pensait à celle qui avait poussé dans la poitrine de Papijo. L'alcool lui file plutôt mal au cœur dès qu'elle boit une bière de trop. Et la fumette, des maux de tête. Contrairement à d'autres filles ou garçons de son âge, elle a eu très tôt conscience que les excès ne lui convenaient pas, qu'il fallait faire attention à soi, à son corps, ne pas se laisser embobiner par les dealers qui zonent à la sortie du bahut.

Sa mère se trompe d'ennemis. Ses démons à elle sont plutôt intérieurs. Elle est parfois trop rêveuse, parfois un peu trop mélancolique, le chant doucereux de la tristesse l'hypnotise.

En ce moment, chaque soir, sa mère remet le sujet sur la table, parle des filles de ses collègues de travail qui ont opté pour ceci ou cela, ce qui agace Julie. Comment peut-on à 18 ans décider du reste de sa vie ? Sans savoir vraiment ce pour quoi on est fait ? Avec des embûches qui vous barrent sans cesse la route vers ce qui vous attire vraiment ?

Sur Parcoursup, elle a mis des options sur des filières de langues sans vraiment y croire. Son désir de gamine de devenir astrophysicienne s'est

fracassé sur des résultats en math et physique plus que moyens. Et puis, tout le monde l'a découragée : c'était s'engager pour des études longues et coûteuses, était-elle si sûre que ça de sa vocation ? Plus elle grandit, plus elle observe ses rêves d'enfant se fissurer, comme une maison dans laquelle elle aimait se réfugier mais qui peu à peu perd ses briques, ses tuiles, ses volets. Un simple coup de vent, et la voilà par terre. Et dehors, le monde lui semble hostile et froid, comme s'il n'y avait pas de place attitrée pour elle, pas de lieu accueillant qui l'attende.

Elle a une pensée fugace pour son grand-père. Il aurait été fier d'elle, c'est certain. Et lui qui aimait tant la nature avait compris sa passion pour l'astronomie, l'étude de ces galaxies qui nous entourent et dont on sait si peu de choses. Elle serait allée lui annoncer son résultat au bac, ils se seraient assis sur le banc au soleil, en grignotant les fraises bien mûres qu'il aurait tout juste cueillies. Mais Papijo n'est plus là pour l'encourager, pour la consoler. Plusieurs fois, elle est allée au cimetière pour lui apporter des fleurs. Devant la tombe grise, elle a senti que Papijo était absent de ce lieu. Son nom était bien gravé sur la pierre à côté de celui de sa grand-mère qu'elle a à

peine connue, mais pour elle, il était aux abonnés absents. C'était trop triste ce dernier jardin sans arbres où le retrouver, elle a cessé d'y aller.

Et son père ?

Là encore, c'est fini les illusions de l'enfance. Elle ne se raconte plus d'histoire avec un papa travaillant sur une plateforme pétrolière au large de l'Afrique, ou marin-pêcheur sur un navire-usine quelque part au Groenland. Un papa souvent absent mais qui l'aime, avec qui on peut parler des choses importantes comme sa future vie professionnelle sans se fâcher. Il suffisait qu'elle mette en route son petit cinéma et il arrivait, calme et sûr de lui. Rien que d'entendre le son de sa voix était déjà apaisant, une voix grave et profonde comme celle de certains acteurs qu'elle adore. Ça ne fonctionne plus. Pourtant, elle aurait bien aimé discuter avec lui de ses études, elle se sent paralysée, incertaine, angoissée par l'avenir. Mais le papa absent ne revient plus entre ses missions, il s'en fout de Julie, elle ne compte pas dans sa vie, il ne sait même pas qu'elle existe.

Julie enfle son tout nouveau top bleu électrique, coiffe à la va-vite sa tignasse rousse, ajoute un peu de gloss sur ses lèvres. Voilà, elle est prête.

Dehors, la chaleur est accablante. La canicule a commencé tôt cette année et les trottoirs sont brûlants. Julie saute dans le tramway pour rallier le centre.

Dans la rame, c'est l'étuve, les passagers ont l'air de dormir debout ou bien ils pianotent comme des malades sur leur smartphone, les oreilles casquées d'écouteurs. Elle se laisse glisser sur une banquette libre.

« Julie ? » dit une voix devant elle.

Elle lève les yeux sur le sourire de Théo, le grand frère de Zoé.

Bien sûr, c'est du bac dont ils parlent aussitôt. Il sait déjà pour Zoé, il félicite Julie.

« Et tes projets ? Toujours du côté des étoiles ? » demande-t-il.

Théo l'a aidée plus d'une fois sur ses devoirs en physique, il a la bosse des maths, lui, il a commencé une école d'ingénieurs en informatique.

« Pas le niveau requis, explique-t-elle, c'était la gamelle assurée. Et puis, même si j'avais voulu m'inscrire à un master de physique, je n'aurais pas été prise... »

Elle essaie de ne pas trop laisser percer sa déconvenue. Théo n'insiste pas, ils se mettent à discuter des différentes filières. Comme d'habitude, Théo est pédagogue et même un peu casse-pieds. Étudier les langues, oui, c'est passionnant mais Julie doit penser au but qu'elle poursuit : devenir enseignante ou travailler dans le tourisme, par exemple. La France est la première destination touristique au monde, des milliers de Chinois déferlent dans notre pays, il y aura sûrement de plus en plus d'emplois dans ce secteur.

Prof ? Julie ne s' imagine pas trop devant une classe d'élèves survoltés, elle n'a pas envie de passer sa vie enfermée dans un lycée, ses années de scolarité lui suffisent largement comme expérience. Quant au tourisme, ça lui passe un peu par-dessus la tête. C'est loin, dans les grandes villes ou dans des pays lointains dont on vante les paysages paradisiaques à la télé. Des Chinois à Valenciennes, il n'y en pas des masses, même si l'Office du Tourisme fait des pieds et des mains pour les attirer. Théo a raison, la France est en

train de devenir un parc d'attractions géant, elle ne voit pas vraiment quel rôle jouer dans cette vaste entreprise. En plus, elle ne parle pas chinois. « Et tu vas où maintenant », demande-t-il, en retirant ses lunettes pour se frotter les yeux.

Julie répond machinalement.

« Rien de spécial, j'allais retrouver Zoé et les autres.

– Tu ne veux pas m'accompagner ? Je passe voir ma mère à l'hosto, juste lui déposer un truc et ensuite je t'invite à boire un verre : il faut fêter ce bac, non ? »

M^{me} Delmont a toujours été accueillante avec elle. Julie ne compte plus le nombre de fois où elle a passé la nuit dans leur pavillon, sans parler des goûters, des conduites à la piscine ou à diverses activités. Elle sait que la mère de Zoé et Théo a une maladie du rein, elle doit être dialysée régulièrement jusqu'au jour où elle recevra une greffe. Malgré l'ombre de la maladie, la vie chez les Delmont est un bouillonnement continu, rien à voir avec le duo un peu tristounet qu'elle forme avec sa mère. Dans cette tribu joyeuse, il y a des cris, des rires, des coups de gueule, des larmes parfois. À table, on ajoute toujours le couvert d'invités de dernière minute, les enfants d'une

voisine, des collègues de M^{me} Delmont, un artisan venu réparer la chaudière.

Théo n'a toujours pas remis ses lunettes, il a un regard un peu perdu de myope, mais il est beaucoup mieux comme ça, sans ses binocles, trouve Julie.

« D'ac ! », répond-elle.

Pendant le reste du trajet, son regard se perd sur les façades familières de sa ville. Julie ne sait pas du tout pourquoi elle a dit oui à Théo. Ce n'est pas ce qu'elle avait prévu. Ses copines vont l'attendre sur la Place d'Armes. Mais il y a quelque chose dans l'énergie calme de Théo qui est agréable, elle est aussi un peu fière qu'un « grand » l'invite à boire un verre. Avec ce bac en poche, elle a l'impression d'atteindre un nouveau statut, plus proche de l'âge adulte. Et puis, rien ne l'empêche d'aller retrouver Zoé plus tard. Après tout, ce sont les vacances maintenant, elle aura tout le temps de la voir avant son boulot d'été dans la boutique Zara.

Le tram s'arrête juste devant l'entrée du Centre Hospitalier Jean Bernard. Depuis l'inauguration de ce nouveau tronçon, l'hôpital est devenu beaucoup plus accessible.

La dernière fois où elle a franchi le seuil des portes de l'hôpital, c'était lors de sa visite à son grand-père, avant sa mort une semaine plus tard. Ce jour-là, elle se souvient qu'il faisait beau également. Les fleurs s'épanouissaient dans les bacs, l'allée de palmiers apportait sa touche d'exotisme, comme aujourd'hui.

Le grand hall d'entrée lui fait penser à une ruche. Patients, visiteurs, personnel médical, chacun va et vient à son rythme, dans une chorégraphie fluide. À la cafétéria, un nouveau bar a été installé, il propose des jus de fruits et légumes fraîchement pressés. Le kiosque à journaux a été déplacé, dégagant l'espace et la lumière. Au fond, on devine une supérette et une librairie. On se croirait en ville, dans un centre commercial un

peu chic, se dit Julie en observant les gens attablés comme sur n'importe laquelle des terrasses du centre, sirotant leur jus de fruits en consultant leur tablette.

« Tu sais où est ta mère ? » demande-t-elle à Théo.

Théo n'en est pas à sa première visite, il indique à Julie la signalétique.

« Impossible de se perdre, il suffit de suivre le code couleur. Et sinon, il y a une appli que tu charges sur ton téléphone pour te guider. Maman s'en sert quand elle doit aller faire une radio ou subir un examen dans un autre service. »

C'est vrai, c'est devenu très simple, remarque Julie qui avait longuement erré entre les bâtiments lors de sa première visite quand son grand-père venait d'être transféré des urgences vers les tours.

Dans les couloirs, les teintes claires et les motifs muraux, l'éclairage doux, comme tamisé, la surprennent. Des petits salons cosy s'organisent autour d'une fontaine à tisane. Certaines portes de chambre sont ouvertes, des patients vont et viennent en jogging.

Théo explique qu'il y a une salle de sport au dernier étage.

« Ils sont malades et ils font du sport ? s'étonne Julie.

– Ça fait partie de leur programme de soins. Bien sûr, ce sont plutôt des initiations ou des présentations de différentes activités sportives... mais comme ça, quand ils quittent l’hosto, ils ne sont pas paumés, ils savent où se diriger en fonction de leur pathologie. Tu sais qu’il y a même un potager sur le toit ? Les légumes sont intégrés aux repas des patients. Je te le montrerai si tu veux, tu vas voir, c’est impressionnant. »

Arrivée dans la chambre, Julie a plutôt l’impression d’entrer dans un salon de coiffure, car une jeune femme en blouse rose est penchée sur l’abondante chevelure bouclée de M^{me} Delmont, elle lui fait un brushing.

« J’ai presque fini ! » hurle-t-elle pour se faire entendre malgré le ronflement de l’appareil.

M^{me} Delmont est une femme aux formes généreuses, toujours vêtue avec beaucoup de coquetterie. Ses yeux marron, très mobiles, surjouent les expressions. Ils roulent dans leur orbite tandis qu’elle félicite Julie pour son bac.

« Je profite de mes jours de dialyse pour m’occuper de moi, explique-t-elle à Julie quand la coiffeuse a rangé son matériel. Le reste de la semaine, entre le travail, la maison et les enfants,

je n'ai le temps de rien. Il y a aussi une pédicure, une esthéticienne. C'est bien agréable et puis ça occupe, dit-elle en désignant l'impressionnante machine à laquelle elle est reliée par un système complexe de tuyaux. J'ai même essayé la musicothérapie ! »

Théo a extrait de son sac à dos un portefeuille qu'il remet à sa mère.

« Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi, Théo, ça ne m'arrive jamais de l'oublier. Et puis ce matin, c'était la course, alors... »

M^{me} Delmont en sort une carte puis elle pianote rapidement un code sur l'écran tactile accoudé à son lit tandis que Théo donne quelques explications à Julie.

Sa mère, comme des centaines de patients de la région, est inscrite sur la plateforme Octopus grâce à laquelle son parcours de soins est balisé. Son planning de dialyse y est bien sûr programmé, ainsi que tous les rendez-vous médicaux annexes et son médecin traitant peut également y intervenir. La plateforme sert également à réserver une ambulance ou des séances de kiné, ou encore à consulter son dossier médical. Des rappels sont intégrés au téléphone du patient de façon à ce qu'il n'oublie pas les dates de soins.

« Octopus ? Comme la pieuvre ? demande Julie.

– Mon école d’ingénieurs a participé à la mise au point du pilote de l’application et nous l’avons baptisée comme ça. Il fallait démontrer la notion d’agilité, d’adaptabilité, mais aussi d’ouverture, c’était passionnant. En fait, l’idée est vraiment révolutionnaire. Le patient devient à la fois acteur et partenaire de sa prise en charge, il est beaucoup plus impliqué, il a accès à toutes les infos qui le concernent. C’est un peu l’hôpital qui vient chez lui, et tout ce qui peut être réglé à distance est optimisé, conclut Théo.

– Chez moi, avec mon ordinateur, je peux même avoir une téléconsultation avec mon médecin. Et ça gère aussi mes ordonnances, ajoute M^{me} Delmont, il suffit que je clique ici et elles sont envoyées directement à ma pharmacie qui me les prépare. Ça me simplifie bien la vie... »

Julie regarde l’écran que M^{me} Delmont dirige vers elle. Ça semble miraculeux qu’on puisse gérer sa santé aussi facilement.

« C’est vrai que ça change tout, opine M^{me} Delmont. Quand on a une maladie un peu complexe, qui nécessite différents intervenants, je comprends que les gens soient perdus avec toutes les démarches à faire. Je connais bien des

personnes qui finissaient par lâcher prise, par manque d'information, parce qu'ils ne savaient plus à qui s'adresser. Avec la plateforme, tout est relié, il suffit de se laisser guider. »

L'inévitable question des études s'invite dans la conversation, Julie aurait bien envie de refermer la porte sur ce visiteur indésirable, mais trop tard, M^{me} Delmont babille avec entrain. Zoé, depuis toujours, rêve de devenir chef. Elle est dingue de cuisine. À la rentrée, elle va suivre une formation et affûter ses premières armes comme stagiaire dans un restaurant réputé de la région.

« Tu sais qu'il y a parfois un chef étoilé qui vient préparer un menu spécial à l'hôpital ? Je vais devoir attendre encore un peu pour que ma Zozo me concocte un repas de reine... parce que, entre nous, à la maison, on ne la voit pas beaucoup aux fourneaux ! Et toi, Julie ? Zoé m'a dit que tu avais envie de suivre une filière en langues étrangères ?

– J'ai de bonnes notes en allemand et en anglais, alors oui, ce sont mes premiers souhaits sur ParcoursSup », répond Julie en essayant de raffermir sa voix.

Elle a l'impression d'ânonner une leçon apprise par cœur, mais où, justement, le cœur n'est pas là. Elle envie Zoé, pour elle, c'est simple, elle ne s'est

pas posé un millier de questions sur son avenir, sa passion pour la cuisine a été son guide le plus sûr.

C'est Théo qui lui sauve la mise. Ils doivent partir, explique-t-il à sa mère, il a promis de montrer le potager à Julie qui n'a pas beaucoup de temps. Ils profitent de l'arrivée d'une aide-soignante pour s'éclipser. Une collation est servie à M^{me} Delmont. Plutôt appétissante, juge Julie en jetant un coup d'œil sur le plateau.

Ils se dirigent vers l'ascenseur qui les emmène cinq étages plus haut.

« Maman peut être terriblement bavarde, j'ai préféré écourter la visite », lui dit Théo comme pour s'excuser.

Julie sourit. C'est vrai, M^{me} Delmont est parfois envahissante avec ses questions et son enthousiasme naturel. Zoé lui ressemble beaucoup, même énergie solaire qui quelquefois déborde à gros bouillons comme du caramel au fond de la casserole. Théo, lui, est tellement calme et posé. Au début, avec ses lunettes et son air de premier de la classe, elle l'avait mis dans la catégorie des geeks, toujours le nez dans des jeux compliqués auxquels elle ne comprenait rien. Mais finalement, avec sa façon d'être attentif aux autres, l'éclat de curiosité qui éveille sans cesse son

regard, elle est revenue sur son premier jugement. Il est cool Théo, ce qui, dans sa bouche, est un grand compliment.

Au dernier étage, ils s'engagent dans un monte-charge en verre pour atteindre la terrasse. À l'arrivée, ils longent un bâtiment à la sobre architecture japonisante construit à même le toit. C'est le tout nouveau restaurant de l'hôpital. Comme partout, une ardoise propose le menu du jour. Sous les toiles blanches des parasols, quelques personnes finissent leur repas ou prennent un café à l'extérieur.

« On y mange pas mal, dit Théo. J'y suis déjà allé avec mes parents. Le restaurateur ne travaille qu'avec des producteurs locaux. Et puis, comme ça, les patients peuvent inviter leurs visiteurs ou l'inverse... »

Le soleil de juin illumine la terrasse. Des allées délimitent des carrés où des plants de salade et de légumes s'épanouissent dans des bacs remplis de terreau. Il y a même une serre sous tunnel pour les tomates et les semis. Julie pense avec nostalgie à son grand-père. À son époque, rien de tout cela n'existait. Ça lui aurait tellement plu, imagine-t-elle et la haute silhouette un peu voûtée de Papijo

courbé sur son lopin de terre lui revient en tête comme une caresse joyeuse.

Après avoir flâné entre les allées, elle se penche sur la rambarde pour admirer le paysage urbain qui s'étend à perte de vue, coupé par le ruban vert de l'Escaut, presque à leurs pieds.

« Tu vois, mon école est là-bas, lui explique Théo en tendant le bras vers le quartier des universités.

– Et moi j'habite par là, je crois, oui je reconnais l'église Saint-Martin.

– Tiens, regarde, là c'est le nouvel hôtel hospitalier qui sort de terre. Ça va permettre aux visiteurs qui n'habitent pas la région de se loger pour rester près de leurs proches, et puis pour les patients en ambulatoire qui ont une intervention tôt le matin, ce sera plus confortable. Sans parler de tous les chercheurs, les médecins qui viennent à Valenciennes pour participer aux programmes de recherche. Maman m'a dit qu'un quart des patients était inclus dans un essai clinique. Elle-même en fait partie, elle trouve ça passionnant, elle essaie vraiment de s'informer, d'être actrice de sa maladie.

– Je l'admire ta mère, dit Julie, elle a vraiment la pêche, c'est super courageux de sa part.

Et le bâtiment moderne, blanc et orange, là, juste à côté ?

– C’est le service de soins psychiatriques. Il a ouvert en 2019 pour remplacer l’hôpital Saint Saulve qui était devenu vétuste. »

Théo est incollable sur tout ce qui concerne le centre. Depuis des années, il y a accompagné sa mère lors de ses dialyses, il a vécu au fil des visites toutes les évolutions de l’hôpital.

« Et là-bas, c’est Monaco, là où je suis né.

– Moi aussi, répond Julie. Je me suis toujours demandé, pourquoi ce nom, Monaco, pour une maternité ? Ça a un rapport avec le fameux Rocher et ses princesses ?

– Oui, tout à fait, c’était pour remercier la principauté qui a fait un don après la guerre 14-18, ce qui a permis d’agrandir l’Hôtel-Dieu à l’époque. »

Quand elle se retourne, Julie hallucine. Un homme dont le corps est tout entier dissimulé dans une combinaison blanche se dirige vers eux, la tête recouverte d’une capuche d’où tombe un voile façon moustiquaire. Un technicien qui se protège de la radioactivité ? Ou d’un virus hautement transmissible qui s’est propagé dans l’hôpital ?

Il lui faut un moment pour comprendre qu'il s'agit d'un apiculteur. Sur l'autre partie de la terrasse, au sud, des ruches ont été installées.

Ils ne peuvent pas s'approcher trop près car ils n'ont pas de matériel de protection, mais l'apiculteur leur donne quelques explications. Les 10 ruches produisent 300 kilos de miel chaque année. En ville, il y a beaucoup d'espaces verts ou de jardins où butiner. L'hôpital a aussi fait de gros efforts dans ses plantations pour privilégier les espèces mellifères. Et au petit-déjeuner, conclut-il, le miel c'est excellent pour la santé des malades !

Julie regarde l'homme se pencher sur les caisses en bois recouvertes de zinc. Muni d'un enfumoir, il calme les abeilles avant d'ouvrir les ruches avec précaution pour vérifier la bonne santé de ses butineuses.

Quand il revient vers eux, il a prélevé quelques fragments de rayons et tend un morceau à Julie et Théo. Le miel qui y adhère est délicieux, sucré et fondant.

À regret, Julie quitte le toit-terrasse ensoleillé et suit Théo vers l'ascenseur. Cette balade à l'air libre lui a fait du bien, elle se sent allégée.

Finalement, elle a eu raison d'accompagner Théo, et d'ailleurs, elle n'a toujours pas si envie que ça de retrouver les copines. Elles doivent toutes se projeter sur l'après-bac maintenant que cette épreuve est passée, consulter leur écran pour vérifier si elles ont grappillé des places dans les listes d'attente de ParcoursSup.

Dans le hall d'accueil, Théo reçoit un coup de téléphone à propos d'un stage dans une start-up de la région, il fait quelques pas pour s'isoler.

Attirée par l'écran coloré, Julie s'approche d'une borne interactive qui se trouve à deux pas. Ces bornes sont disséminées un peu partout, a-t-elle observé. Un menu permet de naviguer entre différents sujets. Le programme culturel du centre hospitalier est varié : on y annonce une exposition « Le corps, le modèle & le dessin » dans l'un des bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu qui a été réhabilité. Il y a aussi des séances de clowns et des lectures de contes pour les enfants, des concerts de musique, des conférences pour les adultes. Et même des auteurs connus qui viennent faire des dédicaces à la librairie ! Julie actionne le menu « Activités » : des cours de yoga et de Qi gong, des séances de sophrologie et de méditation, littérale. Décidément, pas question de s'embêter et de moisir au fond de son lit quand on est malade ici !

M^{me} Delmont a raison, l'hôpital a bien changé en quelques années. D'ailleurs, il y a un label qualité, décerné par les patients eux-mêmes, qui donne la mesure de leur satisfaction, remarquable. Toujours concentrée sur son exploration des activités de l'hôpital, elle appuie sans vraiment le chercher sur l'onglet « Métiers ». L'Institut de Formation aux Métiers de la Santé propose différents cursus pour devenir infirmier, puériculteur, aide-soignant ou auxiliaire de puériculture. Des contrats-bourses sont octroyés aux élèves en fonction des ressources.

Quelque chose en elle se réveille. Son cœur bat plus vite, elle a chaud soudain dans ce hall bruisant de conservations.

Elle reste un long moment les yeux rivés sur l'écran de la borne. Quand Théo revient vers elle, elle s'exclame : « Et si je devenais infirmière ? »

Quelques minutes plus tard, ils sont sortis de l'hôpital Jean Bernard. Ils traversent l'avenue Désandrouin et pénètrent dans un jardin magnifique, peuplé d'arbres centenaires. Au détour de l'allée, se dresse un haut manoir de briques rouges. Ils s'arrêtent quelques instants pour admirer l'impressionnante bâtisse.

« Tu m'emmènes où maintenant ? demande Julie. On devait pas boire un verre ?

– Tu as devant toi le Château Desandrouin, explique Théo, c'est l'ancien siège de la Compagnie des Mines d'Anzin. Et devine qui m'a parlé de cet endroit ? Ta copine Zoé... »

En fait Zoé, l'as de la cuisine, a eu vent de ce projet. Elle compte bien s'y investir dès qu'elle aura terminé sa formation. Des cours de cuisine axés sur les légumes, les graines, les fleurs sont d'ores et déjà proposés. Les étages sont encore en rénovation, et ce lieu acquis récemment par

le centre hospitalier va permettre une ouverture sur la ville et la culture. Ils pénètrent à l'intérieur d'un hall élégant qui accueille une buvette.

Une jeune femme brune et vive s'approche d'eux, la conversation se noue facilement. « L'alimentation est essentielle, explique-t-elle. Hippocrate le disait déjà en 400 avant Jésus-Christ, "nous devenons ce que nous mangeons", mais il semble qu'à notre époque de junk food, on l'ait totalement oublié. Alors, ici, on essaye d'aider les gens à changer leurs habitudes. Surtout ceux qui ont besoin d'un régime alimentaire pour aller mieux. Il faut stimuler le goût, mais aussi les autres sens, l'odorat, la vue. Prendre plaisir aux odeurs, aux formes et aux couleurs des légumes, retrouver le plaisir de les cuisiner aussi !

– Et comment vous vous y prenez ? demande Théo poliment.

– Notre atelier commence tout simplement dans les rayons des magasins, dans les marchés, il s'agit de réapprendre à faire ses courses. Ensuite, on travaille aux fourneaux, ici, dans notre magnifique cuisine flambant neuve. Et enfin, dégustation sur place ou bien emballage du plat pour le manger à la maison, en famille. Nous avons une foule de projets, ça va d'un jardin d'herbes médi-

cinales et aromatiques à des interventions dans les cantines des entreprises ou des collèges. Et bien sûr, une ferme urbaine ! Mais surtout, nous voulons que les gens aient envie de venir ici pour cuisiner avec nous. Au fait, je vous sers un verre ? »

Julie et Théo optent pour un jus de carotte au gingembre.

« Les sodas et autres boissons bourrées de sucre sont proscrits ici, ajoute la jeune femme en leur préparant leur verre. Le dernier plan Santé du gouvernement a obligé les industriels à limiter l'apport des disaccharides dans ces boissons, mais c'est loin d'être suffisant. »

Après avoir visité l'espace de coworking où quelques personnes lisent et travaillent, ils s'installent dans le jardin. Des tables et chaises sont disposées sur les pelouses à l'ombre des arbres.

« Tu me disais quoi tout à l'heure ? demande Théo. Infirmière ?

– Il y avait une info sur l'écran que j'ai consulté dans le hall. Un contrat-bourse pour devenir infirmière. Ça se passe ici, dans le centre hospitalier. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu l'impression que ça me correspondrait bien. Prendre soin des autres. Et en même temps, apprendre la biologie, le fonctionnement du corps...

– C’est un très beau métier, c’est vrai... sans doute pas facile tous les jours. Tu es sûre que tu supporterais ? C’est pas évident comme environnement : la maladie, la mort...

– ... mais aussi le soulagement, la guérison, la vie ! s’exclame Julie. Mais bon, sur ParcoursSup, ça ne faisait pas partie de mes vœux, ça me gave ce système ! »

Le soleil miroite entre les feuillages des arbres, créant des petites taches brillantes et mouvantes sur la table. Le regard de Julie les suit à chaque frémissement.

« C’est drôle, poursuit-elle après un moment de silence, avant je n’avais jamais pensé aux métiers de la santé. Je crois que l’hôpital et tout ce qu’il représente était masqué par la mort de mon grand-père. Je l’avais mis de côté dans ma tête, je ne voulais plus y penser, il avait comme... disparu. C’était comme un lieu à éviter, un endroit où la maladie gagne à tous les coups. Mais là, en t’accompagnant aujourd’hui, j’ai compris autre chose...

– En si peu de temps ? Et les langues ? Tu ne crois pas que tu t’emballes un peu vite ? Tu avais l’air partante pour ça tout à l’heure...

– Ça, c’était quand je ne savais pas encore ce

que je voulais faire... Infirmière, plus j'y pense, plus ça me parle.

– Alors, dis-moi comment tu vois ce métier. »

Julie ferme les yeux pour se remémorer ce qu'elle a lu avec attention quelques minutes plus tôt. Chaque mot s'est instantanément gravé dans sa mémoire. « L'infirmière évalue l'état de santé d'une personne et analyse les situations de soins. Elle conçoit et définit des projets de soins personnalisés, planifie des soins, les prodigue et les évalue. Elle met en œuvre des traitements, dispense des soins de nature préventive, curative, visant à promouvoir, maintenir et restaurer la santé. Enfin, elle contribue à l'éducation à la santé et à l'accompagnement des personnes dans leur parcours de soins.

– Tu l'as appris par cœur, on dirait !

– Oui, c'est rentré tout de suite. »

Théo pianote un instant sur son téléphone. « Écoute, si tu veux, on peut passer à l'Institut de Formation des Métiers de la Santé, c'est juste à côté. Ils pourront te dire comment t'en sortir avec ParcoursSup. Je suis sûr qu'ils seront ravis d'avoir une nouvelle recrue comme toi ! D'après ce que je viens de voir sur leur site, ils proposent des prépas, c'est peut-être un moyen d'accéder au cursus... »

En dégustant son jus de carotte, Julie se sent comme sur un nuage, l'un de ceux qui passent si vite dans le ciel qu'ils n'ont pas le temps d'obscurcir le soleil. Il fait si bon dans ce jardin caché par la végétation, on entend à peine la circulation sur le boulevard pourtant tout proche. Impossible d'imaginer de l'autre côté de l'avenue l'hôpital et son incessante activité.

Elle est déjà sûre que sa mère va adhérer à cette idée. Infirmière, ça correspond parfaitement à ses critères : un métier utile et surtout la sacrée sainte assurance d'un emploi sûr par la suite. Et puis, avec une bourse à la clé, ça sera plus léger financièrement. Julie n'ignore pas les difficultés qu'a rencontrées sa mère pour l'élever. À la maison, même si elle n'a jamais manqué de rien, il fallait faire attention aux moindres dépenses. Un vrai modèle de déconsommation ! Pas question d'acheter un jean de marque ou de remplir le caddie au supermarché le samedi sans réfléchir. Sur le fond, Julie n'est pas contre, elle ne veut pas participer davantage à la destruction de la planète, elle a conscience que chacun peut agir à son minuscule niveau, mais parfois elle aurait eu envie d'un petit luxe comme une nouvelle fringue au lieu d'user jusqu'à la corde ses vêtements.

Évidemment, avec un seul salaire, il n'en était pas question... Le nuage, léger comme de la ouate, s'obscurcit.

Si elle avait eu un père comme tout le monde... Des familles monoparentales, il y en avait dans sa classe. Élodie, par exemple, vivait seule avec sa mère. Et Maxime qui, lui, se tapait la garde alternée et trouvait ça plus que pénible. Julie aurait adoré la garde alternée ! Vivre une semaine entière avec un père, le retrouver le matin au petit-déjeuner, visionner ensemble des séries le soir sur le canapé.

Et même si les parents des autres élèves étaient divorcés, le père versait en général une pension alimentaire, ce qui permettait d'être un peu plus à l'aise. Il les recevait le week-end, il leur achetait des cadeaux à Noël, faisait du sport avec eux le dimanche, il avait un visage, une maison, du temps à leur consacrer. Pour Julie, il n'y a pas même un prénom, pas même la couleur des yeux. Juste celle de ses cheveux. C'est son seul indice. Son père est roux, comme elle, car personne d'autre dans sa famille n'affiche cette teinte flamboyante. Il lui était arrivé d'observer dans la rue des hommes au crâne couvert de cheveux carotte. L'un d'eux était peut-être son père, se disait-elle

en les dévisageant à la recherche de la plus infime des ressemblances avec elle, d'une attitude, d'un tic. Jusqu'au jour où sa mère, lasse de ses questions, lui a donné un indice décisif. Elle était en vacances en Espagne sur la Costa Brava, elle était sortie en boîte, y avait rencontré un garçon, un autre touriste comme elle. Il était Allemand. C'était lui, son père. Un amour d'une nuit qu'elle n'avait jamais revu. Il avait filé au petit matin. Il n'existait aucun moyen de le retrouver, une fois rentrée en France. Ça ne servait à rien de pister les hommes roux à Valenciennes. Celui qu'elle cherchait vivait peut-être à Francfort ou à Bonn. Il avait peut-être une ribambelle d'enfants, aux cheveux aussi fauves que lui. Si ça tombe, Julie avait des demi-frères et demi-sœurs qui lui ressemblaient, allaient à l'école dans un lycée lointain, au-delà de la frontière. Elle n'avait pas réussi à obtenir que sa mère lui en dise plus. Le sujet est clos, répétait-elle en se détournant quand Julie faisait une nouvelle tentative.

« C'est quoi cette tête ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Les mots de Théo sortent Julie de ses pensées, elle tente d'éloigner le nuage qui a obscurci son humeur. Les larmes ne sont pas loin, elle les sent gagner ses yeux.

« Hé, tout va bien, Julie, tu as dix-huit ans, tu viens d'avoir ton bac, tu es très jolie avec tes yeux verts et tes taches de rousseur et tu vas devenir infirmière ! »

Sa Tab bipe dans sa poche. Une suite de messages apparaît. Mais où es-tu lui demandent en boucle ses copines qui se sont regroupées dans un parc de la ville avec des boissons et des tas de trucs à grignoter.

Zoé est en colère. Lâcheuse, lui écrit-elle en lui envoyant un selfie où elle lui tire la langue.

Je vais tout t'expliquer, tape Julie sur le clavier, il m'est arrivé un truc de ouf...

JUIN 2025

- 1 -

Il y a des cartons partout, plus moyen de faire un pas dans sa chambre. Julie a déjà trié les vêtements, elle doit maintenant vider l'étagère où sont empilées toutes ses années de lecture, depuis l'enfance à aujourd'hui. Chaque album, chaque roman lui rappelle une époque de sa vie. Elle ouvre un vieil Astérix tout corné. Heureusement qu'il était là, lui, pour la faire rire quand elle avait le cafard. Et les Harry Potter. Elles les a tous dévorés, surtout la nuit, en douce. Le lendemain, au lycée, elle passait la journée à bailler.

Julie déménage. Même si ces dernières années, elle vivait la plupart du temps dans sa chambre d'étudiante de l'IFMS au centre hospitalier, toutes ses affaires étaient restées chez sa mère, où elle revenait de temps en temps le week-end.

Sa mère passe une tête à la porte.

« Je t'ai fait un carton avec du linge et un autre avec de la vaisselle. Ça vous aidera pour commencer... »

Son premier appartement ! Un type 2 tout neuf avec une petite terrasse qui donne sur l'Escaut. Ils ont eu de la chance, avec Théo, d'avoir trouvé si rapidement dans cette résidence ultramoderne, bioclimatique, équipée d'une domotique à la pointe du progrès. Julie inspire profondément. Elle a hâte de commencer sa nouvelle vie avec lui, maintenant qu'elle est décidée. C'est vrai qu'elle a beaucoup hésité. Pendant longtemps Théo est resté un ami, un super pote à qui se confier, le grand frère protecteur qu'elle n'avait jamais eu, toujours disponible pour elle. Il n'y avait rien d'autre entre eux. *Peanuts*, pas le moindre trouble, pas la moindre équivoque. Juste une amitié qui devenait solide, des retrouvailles joyeuses quand Théo rentrait d'un stage à l'étranger, des discussions souvent liées à l'avenir, la vie professionnelle, des sujets sérieux comme Théo.

Et surtout elle était tombée amoureuse de Thomas. Folle amoureuse. Elle a perdu une année d'étude à cause de lui. C'est peut-être la première fois qu'elle peut penser à Thomas sans sentir la blessure en elle se raviver et la lancer doulou-

reusement. Le jeune homme était interne à Jean Bernard. Elle avait fait un stage dans le même service que lui, et entre eux, ça avait été immédiat, fusionnel, intense. Elle n'a pas écouté ce que certains lui chuchotaient dans les couloirs, « Elle n'était pas la première, il se tapait toutes les nanas pas trop mal, ça durait trois mois grand maximum... » C'était impossible de résister à Thomas, avec ses yeux bleu-vert, ses boucles blondes, sa dégaine décontractée de sportif confirmé, son humour corrosif, la prestance de son poste. En plus, il était doué, des diagnostics en béton, adulé par les patients, adorable avec chacun.

Il l'a brutalement laissée tomber, sans lui donner aucune explication, sinon cette phrase lâchée d'une voix atrocement froide : « Écoute, c'était bien nous deux, maintenant c'est fini, il n'y a rien à comprendre, point barre. » Pour Julie, ça a été la chute, le genre de chute vertigineuse sans aucune prise pour l'arrêter, un gouffre obscur et glacé l'a engloutie.

Pendant des semaines, elle était restée dans son lit, cherchant l'oubli dans le sommeil, mélangeant bières et somnifères qu'elle piquait à l'infirmerie, mangeant n'importe quoi à n'importe quelle heure, ne sortant plus, séchant les cours,

répondant à peine aux appels de ses amis. Même Zoé, en stage dans un restaurant de Berlin, était tenue à l'écart des affres qu'elle traversait. Quand sa mère s'inquiétait de ne plus la voir les week-ends, elle alléguait des examens à préparer. Jusqu'à ce que la cadre de santé responsable de sa section lui rende visite, alertée par ses absences, sa prise de poids et sa mine bouffie. Elle lui avait trouvé illico un rendez-vous avec un psychiatre qui a diagnostiqué une dépression. L'abandon de Thomas faisait écho à un autre, beaucoup plus ancien, celui de son père. Le psy avait remis les choses en place. « Votre père ne vous a pas abandonnée, Julie. Il a aimé votre mère le temps d'une nuit. Vous êtes née de cet amour, fugace, mais réel, entre deux êtres. Mais il a tout ignoré de votre arrivée à la suite de cette nuit. Pensez à lui comme à une figure positive, il n'est pas totalement absent, il est en vous, il vous a légué ses gênes, ce qui fait de vous un être complet... »

Le fidèle Théo l'avait aussi beaucoup aidée à reprendre pied. Il l'appelait presque chaque soir, lui proposait des sorties le week-end, des balades à vélo le long de l'Escaut. Jusqu'au jour, où après une soirée où ils avaient beaucoup parlé, il était resté, ils avaient passé la nuit ensemble. Des nuits

qui se sont répétées. Au début, Julie pensait que cette relation était transitoire, une façon de sortir de l'ornière et de laisser la silhouette de Thomas s'estomper peu à peu de son horizon. Quelques mois plus tard, ils étaient toujours ensemble, ils avaient fêté son diplôme d'infirmière. Finalement, c'était un peu grâce à lui que Julie avait commencé ses études au centre hospitalier. Et quand elle avait reçu son Kit d'arrivée avec son contrat d'engagement, il était là aussi, partageant sa fierté.

Coincée entre *Les reliques de la mort* et *Le cri de la mouette*, une feuille de papier pliée en deux tombe sur le sol. Machinalement, Julie la ramasse, l'ouvre. Elle hésite quelques secondes avant de la poser sur son lit couvert de vêtements.

Le petit mot que Papijo lui avait écrit sur son lit de mort. Julie l'avait totalement oublié. Un sourire flotte sur ses lèvres quand elle emporte les premiers cartons jusqu'à l'entrée de l'appartement. Une odeur délicieuse de cuisine embaume l'appartement : sa mère lui a préparé des lasagnes ricotta-épinards, son plat préféré. Elles se retrouvent toutes les deux autour de la table pour une pause déjeuner.

« Alors, parle-moi de ton travail, tu es contente ? » demande sa mère qui finit l'assaisonnement de la salade.

Julie est Coordinatrice de Parcours de Santé. Elle travaille en dehors de l'hôpital, mais pour lui. Son rôle est de faciliter l'accès des patients aux différents services de soins du centre hospitalier. Elle reçoit des alertes via les médecins de ville, les assistantes sociales ou les auxiliaires de santé, quand un patient nécessite un suivi, des examens, une consultation vers un spécialiste de l'hôpital.

Les CPS doivent aussi gérer ceux qu'elle appelle les « décrocheurs » dans son jargon. Des patients en décompensation qui sont atteints d'une pathologie souvent chronique et qui disparaissent des radars. C'est le cas de M^{me} Deleu qu'elle a vue la veille, explique-t-elle à sa mère.

« Elle est diabétique et doit faire des prises de sang régulièrement. Or depuis un an, plus rien, elle ne suit plus ses prescriptions. Je suis allée chez elle pour voir où elle en était.

– Et alors ?

– Souvent c'est une multitude de petites choses qui bloquent. M^{me} Deleu se déplace difficilement à cause de son surpoids. Elle est très fatiguée, dit-elle. Et aller au laboratoire, c'est au-dessus de ses

forces. Là, j'ai pu lui proposer un nouveau kit de prise de sang à domicile. C'est très simple, elle fait elle-même son prélèvement. On a maintenant des dispositifs médicaux intelligents, c'est une vraie petite révolution pour ces malades au long cours. Et pour cette patiente, j'ai organisé une visioconsultation avec un diététicien pour l'aider à gérer son problème de poids. Tout ça, le temps d'une visite... »

Julie a une faim de loup, elle tend son assiette, sa mère lui sert une part de lasagnes fumantes et odorantes.

« Justement, et ceux qui ne sont pas à l'aise avec ce type d'équipement ? Tout le monde n'a pas une tablette dernier cri ou des lunettes connectées...

– Là encore, c'est à moi de les accompagner. Il y a des formations organisées par la mairie, une asso locale qui nous fournit des ordinateurs recyclés et remis en état. On invente d'autres façons de faire... »

Julie sent bien que sa mère est sceptique. C'est dans son caractère, la méfiance.

« C'est bien joli, la télémédecine... je suis peut-être *has been* mais moi, je préfère voir mon médecin en chair et en os.

– Je sais bien maman. Mais qu'est-ce qu'on fait dans les déserts médicaux ? Dans les campagnes, il y a un déficit de médecins, et parfois même en ville. Et puis, imagine, tu es malade, tu ne peux pas te déplacer... Ou bien tu as juste besoin d'un renouvellement d'ordonnance. Avec la télémédecine, tu peux bénéficier d'une consultation remboursée par la Sécurité sociale, c'est quand même mieux que rien. Bien sûr, si ton état nécessite un examen physique, le geste du médecin est toujours indispensable. Mais c'est un premier contact qui peut te mettre sur la bonne voie... »

Julie connaît par cœur les résistances des patients sur cette médecine « virtuelle », la nostalgie d'un temps ancien où la vie était tout autre. Elle les rencontre tous les jours. « Et puis, il arrive aussi que les gens tournent le dos à la médecine, là, c'est surtout psychologique, poursuit-elle sa fourchette à la main. Les gens ont peur de la maladie, ils préfèrent fermer les yeux, remettre à plus tard...

– Comme ton grand-père...

– Lui, c'était typique. Des patients comme lui, il y en a toujours trop. Ils sont conscients que quelque chose ne va pas, mais ils détournent les

yeux. Ils font l'autruche. Ce n'est jamais la solution, car la maladie les rattrape tôt ou tard. Si mon métier avait existé à l'époque de Papijo, c'est sûr, une infirmière comme moi serait passée le voir, le simple fait qu'il soit fumeur l'aurait dirigé vers un protocole de prévention, il aurait bénéficié d'une radio thoracique avant que son cancer ne dégénère et devienne trop important. Et il aurait eu quelques années de vie en plus. Tu vois, c'est ça le but de ce métier : que les gens s'occupent mieux de leur santé, mais surtout plus tôt.

– Et le frein financier ? Ça doit peser lourd aussi. Je ne vais pas te l'apprendre, la région de Valenciennes est pauvre avec un taux de chômage bien au-dessus de la moyenne française...

– Ça change maman ! Je crois que nous avons tous tendance à intérioriser cette idée, que le Valenciennois, c'est le quart-monde, à la véhiculer malgré nous. Il est temps de corriger ça. C'est aussi dans la tête. Moi je suis d'ici et je n'ai pas envie qu'on me victimise. "La pauvre, elle est de Valenciennes", non merci ! On a beaucoup d'atouts aussi, et d'abord une population jeune, pleine d'énergie... Tu sais qu'en 2018, nous avons encore un taux de surmortalité de 30 % par rapport à la moyenne nationale ? Aujourd'hui, les

lignes bougent, on a corrigé bien des effets délétères liés à cette mortalité.

– Si tu le dis...

– Mais si, je t’assure ! Et la pauvreté recule. L’économie solidaire, ici ça fonctionne, on est même devenus un modèle à suivre pour d’autres régions dites “sinistrées”. Sans compter tout ce que les énergies renouvelables et le numérique créent comme emplois actuellement. Et la voiture électrique qui fait un tabac. Là encore, on était précurseurs dans la région. »

Sa mère commence à la fatiguer ; elle se lève pour apporter la salade.

« Bien sûr, tu as raison aussi, poursuit Julie. La pauvreté, elle est toujours là. Mais ça ne veut pas dire qu’il faut baisser les bras et ne pas se soigner. Dans les cas où les familles ont vraiment des ressources minimales, je me tourne vers d’autres structures pour trouver des solutions. On essaie de faire en sorte que tous les acteurs sociaux opèrent en synergie. Avec le portail Ville-Hôpital, on a enfin un modèle décloisonné, les différents services sociaux peuvent se parler. Ce n’est pas toujours évident, mais on avance...

– En tout cas, autour de moi, je vois bien que ce n’est pas si facile. Regarde notre voisine, Christelle, avec son cancer, elle en bave, la pauvre. »

Le cancer, vaste sujet. Julie en parlait la veille avec Lucas, un ami de Théo, ingénieur en informatique comme lui, qui a participé à la création du site de l'Institut Intégré de Cancérologie regroupant toutes les forces du territoire. Là encore, un maillage au profit du patient, sans reste à charge, a été mis en place pour que chaque citoyen puisse trouver à proximité de son domicile les informations, les traitements et les soins dont il a besoin tout au long de sa maladie. Mais elle n'a pas envie de plomber la discussion avec des sujets trop techniques.

« Je passerai la voir, Christelle, je peux sûrement l'aider si les choses sont compliquées pour elle... Mais je t'embête avec tout ça, et toi maman, tout va bien ? »

La conversation se poursuit. Sa mère fait le tour de la famille, des connaissances, donne des nouvelles des uns et des autres. L'attention de Julie se relâche, elle écoute d'une oreille distraite les péripéties de sa tante Nina en vacances aux Canaries. Soudain, sa mère lui parle de tout autre chose.

Voilà, elle a rencontré quelqu'un de sérieux. Ils envisagent de s'installer ensemble.

Julie tombe des nues. Elle s'était habituée de voir en sa mère une célibataire satisfaite de son

sort. Elle voyait bien que tout le monde la pressait de « trouver quelqu'un depuis le temps » mais sa mère répondait invariablement : « Je suis très bien comme ça... » Julie était d'accord, c'était très bien comme ça, pas besoin d'un étranger à la maison.

« Mais c'est formidable maman, s'écrie-t-elle. Je le connais ?

– Non, non, dit sa mère en rougissant comme une collégienne. »

C'est vrai que sa mère paraît incroyablement jeune, et aujourd'hui, elle semble rayonner, remarque Julie, avec ses cheveux blond cendré coupés court à la Jean Seberg, ses traits fins, sa silhouette mince et alerte. Elle porte autour du cou un nouveau pendentif, une pierre cristalline, légèrement bleutée, comme ses yeux. Sans doute un cadeau de son nouvel amoureux.

De retour dans sa chambre, Julie pianote sur sa Tab. Elle annonce la nouvelle à Zoé, celle-ci en retour envoie des cœurs entrelacés sur un mode enthousiaste.

« Quand même, ça me fait un drôle d'effet. Je veux dire, par rapport à mon père. Je crois que je ne suis pas prête à avoir un beau-père, écrit Julie en utilisant son assistant vocal.

– Tu aurais voulu quoi ? Que ta mère reste fidèle à l’homme d’une nuit ? C’est ridicule et c’est très égoïste de ta part surtout. »

Zoé a raison, Julie ne pense qu’à elle. Pendant des années, sa mère s’est consacrée à son éducation, elle a travaillé dur, grimant peu à peu les échelons dans son entreprise, passant de simple secrétaire à comptable, prenant des cours du soir pour réussir cette mutation. Elle a bien le droit aujourd’hui de penser à elle, de construire une vie avec un homme qu’elle aime, de ne pas vieillir seule maintenant que Julie prend son envol vers sa vie d’adulte.

« Et comment tu trouves maman, tu l’as vue récemment ? » lui demande Zoé à son tour.

M^{me} Delmont a bénéficié d’une transplantation d’un rein artificiel. Après les suites opératoires, elle commence enfin à apprécier un quotidien sans dialyse. Julie promet de lui rendre visite dès qu’elle le pourra. Zoé est loin, comme d’habitude. Sa vie de cuisinière ressemble à celle d’un globe-trotter.

Julie se ressaisit, termine ses derniers cartons que Théo viendra chercher plus tard dans une camionnette. Juste avant d’embrasser sa mère qui l’accompagne sur le palier, elle se souvient de la

découverte qu'elle a faite dans sa chambre un peu plus tôt.

« J'ai oublié de te dire, en triant mes livres, je suis retombée sur la lettre que m'a laissée Papijo... »

Sa mère lève un œil interrogateur.

« C'est vrai, tu ne m'as jamais dit ce qu'il t'avait écrit.

– Oh, c'était juste un croquis et quelques mots. J'avoue que je n'ai pas tout compris.

– Pourtant, mon père a gardé toute sa tête jusqu'à ses derniers instants. J'étais encore avec lui la veille de sa mort.

– Mais pourquoi tu ne m'as pas emmenée ce jour-là ? J'aurais au moins pu lui dire au revoir, dit Julie tristement.

– Je ne voulais pas que tu sois traumatisée, que tu le voies dans un état limite, et lui ne le souhaitait pas non plus.

– Il a beaucoup souffert ?

– La fin a été difficile, oui, le pauvre, il avait beaucoup de mal à respirer. Tu veux pas me le montrer, ce papier ? »

Julie sort la feuille de son sac. Sa mère se penche dessus et lit à voix haute : *Le secret du paradis pour mon rayon de soleil.*

« C'est touchant, non ?

– Oui, c'est ton papy craché, ça ! Tu étais vraiment sa petite-fille chérie. »

Elle suit du doigt les lignes du dessin.

« On dirait un plan ou une carte. Il a peut-être voulu t'indiquer quelque chose, un lieu. Regarde, là ce serait l'Escaut...

– Et les petites croix ici ?

– Un cimetière sans doute. Tu vois, là, il a dessiné des flèches qui mènent vers une sorte de tache bleue... »

Julie à son tour examine la feuille. Un plan ? Ses yeux observent les tracés avec plus d'attention. Mais oui, c'est bien la courbe du fleuve qui figure en travers de la feuille avec, grossièrement signalées, les routes principales. Bien sûr, sa mère a raison.

Dans le tram, tous les stores antichaleur sont baissés, ce qui crée une ambiance presque nocturne malgré le soleil printanier. Un peu partout en ville, des fontaines à eau ont été créées pour rafraîchir l'atmosphère. Pour lutter contre le réchauffement climatique et apporter une ombre bienfaisante, des centaines d'arbres ont été plantées, ce qui a transformé le paysage de la ville.

Julie se laisse tomber sur la banquette libre. Les passagers sont nombreux à cette heure matinale, certains sont déjà en train de travailler et portent leurs i-glass, ces étranges lunettes connectées. Comme chaque lundi, elle se rend à l'hôpital Jean Bernard pour sa journée hebdomadaire de coordination. C'est un moment important où elle reçoit sa feuille de route pour la semaine. L'Intelligence Artificielle est vraiment au cœur du dispositif pour repérer les patients fragiles, et de plus en plus de prothèses ou d'outils connec-

tés permettent une surveillance des malades à distance. Elle fait également avec son cadre de service le tour des patients visités, des actions à entreprendre pour eux, et elle partage ses expériences avec les autres coordinateurs de terrain, des CPS comme elle. Ce matin, elle va bénéficier en plus d'une conférence dans le cadre de la formation continue. L'hôpital est toujours à la pointe en ce qui concerne la recherche en soins infirmiers, c'est une chance pour elle.

« Julie ? » lance une voix au-dessus d'elle.

Au son de cette voix, Julie se liquéfie. Malgré la chaleur, un frisson secoue sa colonne vertébrale.

Thomas vient de s'asseoir face à elle. Pendant quelques secondes, elle le fixe, incapable de proférer le moindre son.

« Ça me fait plaisir de te voir... » dit le jeune homme.

Depuis leur rupture brutale, Julie s'est arrangée pour ne plus avoir à le croiser. Elle ne voulait surtout pas savoir par qui elle avait été remplacée. Dans ses cauchemars, sa rivale la narguait dans les couloirs, c'était toujours une créature glamour, hyper diplômée, au regard de marbre. Elle a demandé à passer dans un autre service pour ses stages, et dans la fourmilière de plus de

6 000 salariés, elle a perdu Thomas de vue. Elle a même pensé qu'il s'était envolé vers d'autres destinées médicales, harponné par le CHU de Lille ou d'Amiens.

Il a changé en l'espace de ces quelques mois, remarque-t-elle aussitôt. Ses cheveux sont ternes, son visage presque émacié et une sorte de voile ombre l'éclat myosotis de ses yeux.

« Tu es toujours à Jean Bernard ? demande Julie pour tenter de masquer l'émotion qui l'a envahie malgré elle.

– Oui et toi ?

– Moi aussi, même si je passe les trois quarts de mon temps à l'extérieur de l'hôpital. Je suis CPS, coordinatrice de parcours santé.

– Génial, ça me fait plaisir pour toi, c'est ce dont tu rêvais, non ? »

Thomas a bonne mémoire. À la création du poste, Julie avait tout de suite opté pour la spécialisation qui commençait tout juste à être proposée. À l'époque, quand elle évoquait son avenir, elle le voyait avec Thomas. Elle imaginait leurs deux vies dévolues à la santé de leurs semblables, unies dans un même élan, un même idéal au sein du centre hospitalier. Et pour la vie privée, une maison à la campagne face à une grande prairie, et qui sait, des enfants aux boucles blondes ou rousses.

« Oui, c'est vrai que ça me convient bien pour l'instant. C'est très enrichissant sur le plan humain et je me sens vraiment utile. Un jour peut-être, je reviendrai à l'hôpital, ce sont les gestes techniques qui me manquent parfois, et puis l'ambiance dans les services, travailler en équipe, j'aimais ça. Et toi, tu es resté en gastro finalement ?

Julie sait que le centre hospitalier s'est mobilisé pour séduire et fidéliser les internes qui passent dans les services, leur donner envie de revenir à Jean Bernard pour leur cursus post-internat en leur proposant des postes et des opportunités de carrière. Même les lieux d'hébergement avaient été repensés pour leur apporter des conditions de vie agréables. Chambres bien éclairées, salles de bains rinnovées, salles de détente et de sport, pass culture. Rien n'avait été oublié. Elle a eu plus d'une fois l'occasion de le vérifier quand elle dormait avec Thomas. Ce bref retour dans leur passé commun la fait frémir intérieurement.

Elle ne doute pas un instant que Thomas ait décroché un poste d'assistant. À l'époque où ils étaient ensemble, Thomas avait déjà un « tuteur référent », le professeur D. qu'il admirait beaucoup et avec qui il discutait fréquemment de son avenir professionnel. Thomas n'avait jamais eu

envie de devenir médecin de ville. Il se sentait taillé pour l'hôpital, son rythme, sa fièvre, les remises en question qu'il impose, la créativité, la richesse des rencontres.

« Non, je suis passé au département Recherche et Innovation. »

Julie n'est pas étonnée. Ce secteur de pointe dans l'hôpital attire les internes et les universitaires les plus talentueux et Thomas est forcément dans le lot. L'émulation joue à plein avec de plus en plus de chercheurs étrangers qui viennent étudier une année au centre lui-même ou dans l'une des start-up agrégées au département.

« C'est formidable ! Et tu es content ?

– Oui, très... »

Comme Thomas n'ajoute rien, elle évoque la formation qui l'attend le matin même. Mal à l'aise, elle sent qu'elle n'est pas naturelle, qu'elle est trop volubile, que forcément Thomas va la trouver idiote ou à côté de la plaque. Thomas lui sourit avec une sorte de gentillesse distante, pose quelques questions polies. La conversation s'éteint d'elle-même jusqu'à son arrêt qui les soulage l'un et l'autre de ce tête-à-tête imprévu.

À leur arrivée, un essaim de drones survole l'hôpital Jean Bernard avant de se poser sur l'une

des quatre tours. Certains traitements complexes, de plus en plus personnalisés, sont élaborés au laboratoire et distribués en un temps record dans les services ou chez le patient. Aujourd'hui, plus personne ne semble s'étonner de ces drôles d'insectes bourdonnants qui atterrissent sans cesse sur les toitures. Au sol, il y a un embouteillage de voiturettes électriques. Ce sont ces minicars qui permettent de se déplacer dans l'enceinte du centre hospitalier. Avec la rénovation du vieil Hôtel-Dieu et des structures vacantes comme les Charriers, le périmètre s'est considérablement agrandi et chaque salarié peut utiliser ces engins selon ses besoins entre les bâtiments. « Salut Julie, à un de ces jours », lui lance Thomas avant de s'engouffrer dans le sas de l'entrée principale.

Julie lui fait un petit signe de la main en regardant la mince silhouette de son ami disparaître dans le flux des arrivées matinales. Quelle étrange rencontre, se dit-elle, consciente que tous les voyants de son état émotionnel sont sur le rouge et clignent. Tachycardie, joues enflammées, jambes tremblantes, mains moites.

Recherche et Innovation ? Elle aurait dû lui demander dans quel service exactement. En tout cas, il doit bosser comme un fou, se dit-elle, il

a vraiment l'air fatigué. Ou alors il fait trop la fête...

Elle saute à son tour dans l'une des minicars jaunes qui vient de se libérer. Quelques minutes plus tard, elle est dans une salle dévolue à la formation, elle s'installe tandis qu'un prof en blouse blanche apparaît en hologramme. Après quelques grésillements, l'image se stabilise. L'homme leur sourit.

« Bonjour à tous et merci de votre présence. Nous allons aborder cette conférence sur les nouveaux outils IA à notre disposition en cas d'épidémie majeure », commence-t-il.

La matinée s'étire sans que Julie ait vraiment le temps de souffler. Elle a visité tous ses patients sur le secteur de Valenciennes sud.

Son humeur est en demi-teinte. Elle adore son métier, n'en changerait pas pour un empire, mais parfois, elle est découragée devant l'immensité de la tâche à accomplir.

« Il n'y a pas de formule magique pour changer le monde, lui rappelle à chaque fois Zoé quand elle évoque les cas difficiles auxquels elle doit faire face. Moi aussi en cuisine, je voudrais créer des merveilles chaque jour. Eh bien, ce n'est pas possible, voilà tout. Il y a des moments où ça rate, j'accepte de ne pas tout maîtriser. Et toi, c'est pire, tu bosses dans l'humain, alors n'imagines pas que tout tourne bien à chaque fois... »

Il y a d'abord eu cette jeune femme, suivie pour un problème d'addiction.

Voir quelqu'un de son âge se détruire la déstabilise toujours. Pourtant, elle aussi a déjà connu

des turbulences et des trous d'air dans sa courte existence. Elle aussi s'est retrouvée au fond d'un lit aux draps sales, gavée de bière et de somnifères, sans aucun désir de s'extirper de cette ornière. Elle sait combien ça peut être vertigineux cette pente qui entraîne toujours plus bas, plus loin de soi.

Dans le cas de cette patiente, il y a eu plusieurs passages aux urgences dans un état limite. Maintenant, Julie doit s'assurer qu'elle se rende bien à l'ensemble de ses rendez-vous de suivi médical, ce qui ne semble pas être le cas. Elle a observé le protocole à la lettre, prodigué ses conseils, guettant dans le regard vide de cette fille une petite flamme s'allumer. Et elle n'a rien vu éclairer cette nuit noire, pas la moindre étincelle. À tous les coups, sitôt la porte claquée, la jeune femme allait se précipiter sur sa dose de Tix3, cette nouvelle drogue synthétique qui fait des ravages actuellement.

Sa visite suivante était pour un homme âgé, manifestement dans une situation financière précaire, traité pour un AVC le mois précédent. Maison délabrée, hygiène déplorable et personne manifestement pour s'occuper de lui, à part une voisine qui lui rapporte un peu de soupe de temps

à autre. Inutile de chercher à lui expliquer le fonctionnement de la plateforme Octopus, il n'a aucune connexion et encore moins d'appareil à y brancher. Julie a usé de toute sa persuasion pour lui proposer une place en gériatrie. Le vieux bonhomme, lui, ne voulait surtout pas bouger de chez lui. « Je suis bien chez moi, répétait-il en boucle, la panique nouant ses vieilles mains, pourquoi j'irais là-bas ? » Elle ne pouvait s'empêcher de penser à son grand-père. Lui non plus n'aurait pas voulu quitter sa modeste maison pour une chambre médicalisée et anonyme, loin de son petit univers familial. Il aurait voulu rester chez lui coûte que coûte. Julie se raisonne : mais Papijo avait des proches qui s'occupaient de lui, il était encore parfaitement autonome, n'avait pas subi un accident vasculaire qui l'avait laissé amoindri. La situation n'avait rien à voir. Julie a finalement trouvé une solution transitoire avec le portail Ville-Hôpital, via une association pour personnes âgées dépendantes : une assistante ménagère et une aide-soignante pour la toilette. C'était mieux que rien, et au moins ce vieux monsieur allait-il retrouver un peu de confort et de bien-être.

Heureusement, il y a eu quand même un cas plus positif. Yvan, 5 ans, suivi pour une malfor-

mation ophtalmologique, va bénéficier d'un nouveau traitement de pointe à l'hôpital. C'est Julie qui a apporté la bonne nouvelle à la famille et qui a préparé le planning pré et post hospitalisation. Le soulagement dans les yeux de sa mère et le babillage joyeux de l'enfant ont été un baume pour elle.

Il est temps de faire une pause. Mais avant, elle va se présenter chez le D^r Salmont qui vient de s'installer et dont le cabinet est sur sa route. Sur le plan humain, elle apprécie ce premier contact. Ce sont avec ces praticiens qu'elle collaborera ensuite de façon plus virtuelle, via Octopus.

C'est la fin de la consultation, la salle d'attente est déjà presque vide. Quand le D^r Salmont apparaît sur le seuil pour convier le patient suivant à entrer dans le cabinet de consultation, Julie est surprise. Elle s'attendait à un jeune médecin qui débute sa carrière, et cet homme semble plus proche de la cinquantaine. Une demi-heure plus tard, il l'invite à le suivre dans son bureau.

Elle explique rapidement la raison de sa venue, décline son nom. Le D^r Salmont l'écoute attentivement. C'est un homme de haute taille, aux épaules solides, ses mains sont posées à plat sur son bureau. Il porte une barbe, taillée avec minu-

tie, de la même teinte que ses cheveux ondulés, couleur feuille d'automne. Car oui, le D^r Salmont est roux, ne peut s'empêcher de noter Julie. Entre eux, le dialogue est fluide, le médecin semble être au fait de la coopération plus étroite qu'autrefois avec l'hôpital, il apprécie ces nouvelles méthodes de travail.

« Il se trouve que je donne également des cours à l'Université polytechnique de Valenciennes », explique-t-il.

Julie sait qu'un pôle hospitalo-universitaire de santé publique du Hainaut-Cambrésis a été créé. Elle-même a bénéficié de cet enseignement lors de sa formation d'infirmière. Depuis, le pôle s'est enrichi de nouvelles disciplines entre santé et recherche, axées sur l'Intelligence Artificielle notamment. Un ami étudiant lui a parlé de techniques stupéfiantes de mises au point d'exosquelettes pour les paraplégiques.

« Dans quel domaine ? demande-t-elle.

– J'enseigne au centre de simulation en santé. Initialement, j'étais urgentiste, j'ai vécu pas mal d'années à l'étranger pour le compte d'une association humanitaire. Alors aujourd'hui, je passe le relais à nos jeunes, je leur transmets mon expérience. »

Le D^r Salmont est passionnant. Julie est sous le charme de cet homme qui a consacré une partie de sa vie à soigner les gens dans des situations extrêmes de catastrophes naturelles ou de guerre. Il a parcouru le monde au rythme des tsunamis, des tremblements de terre, des cyclones ou de conflits armés toujours plus sanglants. Un héros d'aujourd'hui, pense-t-elle, impressionnée par les quelques anecdotes qu'il lui narre.

« Je ne tenais pas en place, j'avais besoin de boulinguer, besoin aussi de cette adrénaline. Il y a quelque chose d'exaltant à sauver des vies, à lutter de toutes ses forces pour qu'une femme ou un enfant gravement blessés puissent revoir le lever du soleil après une nuit en salle d'op'. Mais on s'use aussi. On s'endurcit forcément pour survivre à tous ces désastres, pour ne pas laisser les traumatismes nous entamer l'âme. Et puis un jour, j'ai soudain ressenti le besoin de revenir à mes racines, de retrouver ma ville d'origine. Et ici, que ce soit au cabinet ou à l'université, je me sens tout aussi utile », conclut-il sobrement.

Tandis qu'ils discutent, Julie observe machinalement les objets qui ornent son bureau. Rien que de très banal, un ordinateur, des dossiers, quelques livres empilés. Pourtant son regard y

revient car il y a aussi un objet qui l'attire. Un Bouddha en cuivre, avec son sourire éternel et son ventre rebondi, haut d'une quinzaine de centimètres. Le médecin, ayant capté l'objet de son attention, le prend en main.

« Vous vous intéressez à l'art extrême-oriental ? La copie de celui-ci me suivait partout dans le monde. C'était mon porte-bonheur, en quelque sorte, un réconfort quand je retrouvais ma chambre après une journée de travail harassante. Je ne suis pas croyant, mais cette statuette était comme une petite boussole dans un monde devenu fou. Elle me souriait, me parlait de sagesse et de non-violence, d'amour et de respect entre les hommes. Certains soirs, j'en avais bien besoin.

– Et vous l'avez perdue ?

– J'étais en mission en zone de guerre, quelque part dans le nord de la Syrie. L'hôtel où nous étions logés a été bombardé. Nous avons eu de la chance, à quelques heures près, nous aurions été ensevelis dans les décombres. Il ne restait rien du bâtiment. Vous voyez, il m'a sauvé la mise, dit-il en reposant le Bouddha sur son bureau. »

Le Dr Salmont se lève pour mettre fin à l'entretien, Julie suit le mouvement.

« Vous savez que Sigmund Freud possédait le même dans son bureau de Vienne ? » ajoute-t-il.

Julie secoue la tête. Non elle ne savait pas. Ce que Julie sait en revanche, c'est qu'une statuette similaire se trouve également chez sa mère. Avec le pendentif, elle fait partie des nouveaux objets qui sont apparus dans l'appartement depuis que sa mère a un *fiancé*. Quelques jours plus tôt, Julie a longuement observé le sourire énigmatique du Bouddha posé sur l'étagère du salon.

« Passez me voir quand vous voulez, je suis certain que nous allons faire de l'excellent travail ensemble », conclut l'homme en lui serrant la main avec chaleur.

Julie jurerait que le regard du médecin est voilé par une légère émotion. Je me raconte encore des histoires, se dit-elle en refermant doucement la porte du cabinet.

Quand Julie est en mission de coordination en ville comme aujourd'hui, elle déjeune à l'une des nombreuses micro-cantines mises à disposition du personnel sur le site du centre hospitalier. Elle range son vélo électrique dans le parking. Elle a passé commande la veille sur son appli Kitchen, et son plateau l'attend comme prévu au food truck qui prépare des plats thaï délicieux.

Sur la terrasse, une jeune femme déjà attablée lui fait de grands signes. Laure est laborantine au département de biologie moléculaire, elles se sont rencontrées pendant leurs études. Plus récemment, elles ont participé à un atelier transversal. Leur groupe a travaillé sur un sujet sensible qui leur tenait toutes les deux à cœur : la prévention du burn out au sein de l'hôpital. Il a mis au point un questionnaire qui a été approuvé par la direction et qui se révèle bien utile pour s'auto-évaluer en cas de surcharge de travail ou de stress répétés. Ce qui, malgré tout ce qui a été mis en place

pour harmoniser temps de travail et temps de loisir, arrive encore trop souvent au centre. Ces ateliers, qui peuvent être initiés par n'importe lequel des salariés, permettent des échanges très créatifs entre services, où on n'a pas forcément le même regard sur les choses, la même culture.

Julie s'approche de son amie pour l'embrasser, s'installe à son tour. Laure a un handicap, suite à une lésion de la colonne vertébrale quand elle était enfant, elle se déplace en fauteuil roulant. C'est elle la plus rapide dans les couloirs, disent d'elle ses collègues.

Sous la toile qui les protège du soleil, elles discutent de tout et de rien, du baromètre social qui connaît une petite hausse, des nominations de gens qu'elles connaissent.

« Tu savais que Xavier, mon chef, a eu une promo ? Il prend la direction du nouveau plateau technique de microbiologie.

– Et c'est toi qui vas prendre son poste alors ?

– Minute papillon, il faut d'abord que je pose ma candidature ! »

Julie éclate de rire : Laure a toujours des expressions désuètes qui lui rappellent Papijo.

Laure et Thomas étaient également amis à l'époque de leurs études, se souvient-elle. Ils faisaient tous partie d'une petite bande informelle et

fluctuante. Julie ne doute pas que ce soit toujours le cas pour eux deux.

« Tiens, au fait, devine sur qui je suis tombée l'autre jour dans le tram ?

– Tu me donnes un indice ?

– Il est blond, il est classé au tennis...

– Thomas ?

– Exactement ! Il m'a dit qu'il était en Recherche et Innovation maintenant. Par contre, il avait une sale mine.

– Normal », répond Laure.

Julie ouvre de grands yeux.

« Excuse-moi, je pige pas...

– Tu ne savais pas ? Il est malade, il est dans le service en tant que patient, pas comme médecin. Ça fait des semaines qu'il est en arrêt.

– Malade, murmure Julie en blêmissant, mais il a quoi ?

– Cancer hématologique. Il fait partie d'un essai clinique, il participe à une étude en immunothérapie. Je te passe les détails techniques qui sont plutôt complexes, mais c'est une nouvelle voie thérapeutique assez prometteuse.

– Il a ça depuis quand ?

– Il vient d'une famille à fort risque génétique. Il était suivi par le centre, déjà à l'époque où tu l'as connu.

– Mais il ne m’en a jamais parlé !

– Il a toujours été très discret sur le sujet. Tu le connais, il ne veut surtout pas qu’on le plaigne... »

Julie n’a plus faim, une boule d’angoisse s’est lovée au fond de sa gorge. Thomas malade. Elle n’arrive pas à y croire. Lui qui semblait invincible, n’avait jamais un rhume, débordait d’énergie, pouvait enquiller les nuits blanches sans se plaindre de la moindre fatigue. Elle comprend mieux soudain son appétit de vie insatiable. Il voulait profiter de ses forces au maximum parce qu’il avait cette épée de Damoclès au-dessus de lui, menaçant sa jeunesse, menaçant sa vie. Elle sait combien le cancer peut flamber vite sur un sujet jeune comme lui. Une autre question lui brûle les lèvres, elle sonne comme une accusation.

« Et toi, Laure, tu le savais depuis quand ? »

Son amie la regarde droit dans les yeux. Laure n’est pas du genre à se défausser ni à s’excuser.

« Depuis le début. Il cherchait des infos sur les cellules-souches hématopoïétiques, je l’ai branché sur l’un de mes profs de bio. Je suis désolée Julie, j’avais promis juré de ne pas en parler.

– Et comment va-t-il ?

– Il se bat, tu sais ce que c’est, un jour à la fois. Il est son propre *case-manager*, et en tant que médecin, il apporte beaucoup à l’équipe qui

le soigne. C'est vraiment le patient-partenaire idéal qui a développé des compétences, est expert de sa maladie. »

Pourquoi ne lui a-t-il rien dit à l'époque ? Et comment n'a-t-elle rien deviné, pressenti ? Elle se souvient qu'il ne parlait pas beaucoup de sa famille, ne lui avait même pas présenté ses parents. Mais à l'époque, il travaillait comme un dingue, entre l'internat et les examens, et le peu de temps libre dont ils disposaient, ils le passaient ensemble, dans leur bulle. Le reste du monde n'existait pas.

« Tu sais, poursuit Laure, il a été très malheureux aussi quand il a rompu avec toi. Mais il ne voulait pas s'engager, il estimait qu'il ne devait pas t'embarquer dans un avenir aussi incertain. Et comme entre vous ça devenait sérieux... »

Le silence s'installe entre elles, Julie retrace en pensée ce moment si brutal de leur séparation. Elle aurait tellement préféré que Thomas lui dise la vérité, ils auraient affronté la menace ensemble, ils auraient été forts ensemble.

« Tu ne manges pas ta salade de fruits ? » demande Laure qui tente de faire diversion.

Julie secoue la tête et pousse le pot vers son amie qui aborde illico un autre sujet : le marathon Jean Bernard. Il va rassembler samedi une bonne

partie du personnel et se terminer sur l'Agora du centre hospitalier.

Avec des collègues, Julie s'est préparée à cette course. L'équipe locale de foot, de Hockey et de Handball sont partenaires et l'après-midi doit donner lieu à une grande fête autour du sport et des jeunes. Bien sûr, Laure également va concourir, mais avec un fauteuil manuel, précise-t-elle, sinon, ce serait trop facile avec son engin électrique ultrarapide. Julie fait l'effort de participer à la conversation mais le cœur n'y est plus.

Après le repas, son amie remonte vers les étages des tours tandis que Julie reprend son vélo pour poursuivre ses visites.

Elle a beau se concentrer sur son travail, son esprit s'échappe malgré elle et l'inquiétude lui serre la poitrine.

Heureusement, ses patients de l'après-midi présentent moins de complications que ceux du matin : un décrocheur qui était juste parti en vacances et avait oublié de le signaler, une dame qui termine sa rééducation et va pouvoir sortir du parcours de soins, une femme enceinte à risque qui doit rester couchée chez elle avant son admission à la maternité, l'organisation d'une hospitalisation à domicile.

Chaque fois qu'elle quitte un patient et que

son attention peut se relâcher, c'est à Thomas qu'elle pense.

Sa journée de travail terminée, Julie passe chez elle pour prendre une douche fraîche. La température extérieure avoisine les 30° et elle retrouve l'air climatisé de l'appartement avec soulagement. Des cartons encombrant encore les pièces, elle n'a pas le courage aujourd'hui de poursuivre les rangements commencés avec tant d'enthousiasme quelques jours plus tôt.

Drapée dans un peignoir, elle observe l'Escaut. Il lui semble que son niveau a encore baissé malgré les pluies diluviennes de l'hiver. Depuis avril, la sécheresse sévit un peu partout en Europe, même le Nord n'est pas épargné. Des péniches électriques glissent sur l'eau, déposant des voyageurs à leurs arrêts sur les quais. Ce nouveau mode de locomotion, qui connaît un succès croissant, lui rappelle son grand oral du bac et sa péniche-observatoire.

Théo doit rentrer tard d'une réunion à Bruxelles, elle est heureuse d'avoir un petit sas de temps rien que pour elle.

Dans son sac à main, elle retrouve la feuille de papier laissée par son grand-père, elle le déplie, l'étudie. Puis elle branche sa tablette sur Google Earth : Papijo se déplaçait sur un vieux

clou sans assistance, ce qui limitait son trajet, il suffit de tracer un cercle autour de sa maison avec un rayon moyen de vingt kilomètres.

Après avoir comparé le plan dessiné et la vue aérienne, elle arrive à localiser l'Escaut, la départementale, un minuscule cimetière au milieu de nulle part.

Elle enfourche à nouveau sa bicyclette électrique, branche son GPS. Très vite, elle quitte les faubourgs et la circulation dense de l'heure de pointe. La plupart des voitures sont électriques ou hybrides et le covoiturage est devenu la norme, ce qui limite la pollution, elle n'a pas besoin de porter son masque antiparticules, lui indique le GPS. Son vélo file, cette nouvelle génération de cycles lui permet d'atteindre une vitesse de croisière rapide. Des mèches rousses s'échappent de son casque, elle traverse la campagne dorée par le soleil : les blés sont déjà mûrs, les vaches commencent à quitter l'ombre des arbres, la fin de l'après-midi a laissé place à un air moins étouffant.

À plusieurs reprises, elle s'arrête, examine à nouveau le croquis, zoome sur le GPS pour trouver sa route.

Elle traverse l'Escaut sur une passerelle, emprunte une route secondaire. Le cimetière est

un cimetière militaire aux croix blanches, elle le longe, puis voilà une allée d'arbres, un chemin creux, une maisonnette abandonnée, encore quelques coudées de plus en plus étroites dans un petit bois de bouleaux, la berge d'un ruisseau qui serpente. Des ronces et des orties se mettent en travers de son chemin, elle n'en a cure, elle avance encore et soudain elle parvient sur le bord d'un étang.

C'est ici le paradis de son grand-père. Il existe bel et bien. Un plan d'eau miroitant, une enclave de nature miraculeusement intacte qui semble préservée de tout. Sans le plan de Papijo, jamais elle n'aurait pu le dénicher !

Julie inspire profondément. À cette heure de la journée, l'air est saturé d'insectes qui dansent sur l'eau. Des libellules moirées aux ailes délicates divaguent entre les hautes herbes qui bordent l'étang. Tout autour, un écrin de saules et d'aulnes au feuillage vert de gris.

Elle sort son smartphone de son sac et prend quelques photos pour les montrer à sa mère. Elles se sont parlé toutes les deux. Ou plutôt, c'est sa mère qui a pris l'initiative en l'appelant. Ce qu'elle lui a annoncé n'était pas complètement une surprise pour Julie. Le Dr Salmont et elle étaient amis d'enfance, ils habitaient dans le

même quartier, fréquentaient le même lycée. Ils se sont perdus de vue quand le jeune homme est parti faire ses études de médecine. À son retour dans la région, il a cherché à renouer avec les personnes qui avaient compté pour lui autrefois. « Nous nous sommes revus et voilà, a conclu sa mère, peu encline à s'épancher davantage. Et ne va pas imaginer autre chose... » a-t-elle ajouté.

Julie a gagné un beau-père, elle est toute prête à l'adopter. Un nouvel équilibre familial se met en place et la fortifie, elle y trouve une assise solide, elle qui craignait bêtement que ce soit l'inverse.

En tout cas, son oncle Jeff pourra aller se rhabiller, lui qui ne croyait pas aux histoires de Papijo. Elle a la preuve ! Son grand-père n'était ni un mythomane, ni un amateur d'apéritifs faisant la tournée des bistrots. C'était un pêcheur respectueux de la nature. Ce lieu secret caché dans la verdure, c'est avec elle, Julie, qu'il a voulu le partager. Elle a juste mis quelques années pour le découvrir, mais finalement c'est aujourd'hui le meilleur jour pour ça.

Julie s'allonge sur l'herbe épaisse et mousseuse, elle regarde le ciel d'un bleu un peu brumeux puis ferme les yeux. Un oiseau, tout proche, lance quelques trilles, repris un peu plus loin par un congénère.

De sa Tab, elle a envoyé un texto à Thomas après son dernier patient de l'après-midi. Il avait dû conserver son numéro en mémoire car il a répondu aussitôt, comme s'il attendait ce petit mot d'elle, un petit mot tout simple d'encouragement dans cette épreuve qu'il traverse. La conversation s'est poursuivie. Il lui a expliqué les différentes étapes de son traitement : ce serait long encore, mais l'équipe était formidable, il espérait pouvoir reprendre prochainement son travail avec un mi-temps thérapeutique.

Face aux vents contraires, le grand navire de l'hôpital tiendra son cap, elle en est sûre. Elle sait combien il est capable de se réinventer pour faire face aux défis de la santé de ses usagers. Et elle sera sur le pont pour aider Thomas, quoi qu'il arrive.

Elle se sent en paix, comme si Papijo s'était assis à côté d'elle dans sa vieille veste de velours, comme s'il lui tenait la main comme autrefois sur le banc en bois.

Elle peut presque sentir sa paume tiède, un peu calleuse contre la sienne. « Salut, mon petit rayon de soleil », lui dit-il de sa voix rocailleuse et douce.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Native du Nord, Christine Desrousseaux a vécu à Paris puis dans la campagne flamande avant de s'installer à Lille. Parallèlement à son métier de conceptrice-rédactrice en agence de communication, elle a abordé l'écriture via des nouvelles et des romans policiers avant de se tourner vers la littérature blanche.

Son dernier roman, *Mer agitée*, paru en 2017, a été salué par la presse : « Une histoire pleine de secondes chances. » (*Libération*).

Il a reçu le prix Plume d'Équinoxe de la ville du Croisic et le prix Livre au cœur décerné par le réseau des bibliothèques du Piémont Cévenol.

BIBLIOGRAPHIE DE CHRISTINE DESROUSSEAUX

ROMANS

- Arrivée de la pluie par l'Ouest*, éditions Climats, 2001
Drame au cap Gris-Nez, Ravet-Anceau, 2006
La panthère de Sangatte, Ravet-Anceau, 2008
Le vol de l'éléphant, Ravet-Anceau, 2010
Au-delà des eaux noires, Ravet-Anceau, 2015
Mer agitée, éditions Kéro, 2017 ; Le Livre de Poche, 2018.

NOUVELLES

- Le jardin de la mort*, prix de la nouvelle de Brest, 1993
Le sommeil de Nessie, in *Mentir*, éditions Page à Page, 1999
Zone littorale, in *Fêter*, éditions Page à Page, 1999
Corvidés, recueil, prix Plume d'agences, 2012
De Sang, Ravet-Anceau, 2015
Confession, L'Original, n° 30 et 31, L'Ours Polar, revue Vacarme
Ici, là-bas, livre anniversaire édité par la librairie Meura

LIVRES JEUNESSE

- L'Hirondelle et les oiseaux migrateur*,
éditions Nathan, collection Grandeur Nature, 1990
L'Éléphant, la mémoire et l'apprentissage,
éditions Nathan, collection Grandeur Nature, 1991

CHRONIQUES

- Le regard, La Voix du Nord*

.

laviedevantsoi@editionspageapage.fr

Dépôt légal : novembre 2018

Mon nom est Julie. Ma vocation : soignante. Ce n'était pourtant pas gagné car à l'adolescence, la maladie a emporté prématurément mon grand-père, dit Papijo. Il faut dire que personne dans la famille ne consultait de médecin – ou alors « trop tard ». Lorsqu'en 2020, je me suis rendue presque par hasard au Centre Hospitalier de Valenciennes, j'ai découvert un établissement ultramoderne, doté d'un label d'hospitalité, le tout en « 2.0 ».

Cinq ans plus tard, en 2025, je me suis engagée dans un métier d'avenir, tout juste créé pour répondre aux nouvelles attentes : Coordinatrice de Parcours de Santé. Et je n'étais pas au bout de mes surprises.



Christine Desrousseaux a publié de nombreux romans témoignant de la richesse des rapports humains. À travers cette fiction d'anticipation, elle projette dans un futur proche la réalité d'un des plus importants hôpitaux des Hauts-de-France.

6 €



ISBN 978-2-37527-042-4